

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE
CENT TRENTE CINQUIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1921



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue LaGauchetière

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

ÉV

4

Mad

Le
réuni
laisse
homr
pour
comu
appré
d'avo
appel
heure
sieurs
de vo
chalex
d'Out
les ad

LETTRE
DES
ÉVÊQUES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES
AUX SŒURS DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION
À OUTREMONT, MONTRÉAL

Hong-Kong, le 19 mars 1921.

Madame et très révérende mère,

Les supérieurs de la *Société des missions étrangères*, réunis en assemblée générale à Hong Kong, ne veulent pas laisser passer cette occasion unique de vous adresser leur hommage commun avec l'expression de leur reconnaissance pour les services que vos très dignes religieuses ont déjà commencé à rendre aux missions de l'Extrême-Orient. Ils apprécient l'honneur qu'a leur propre famille religieuse d'avoir été, en la personne de Mgr Mérel, la première à appeler vos filles au champ de l'apostolat et ils sont heureux de constater que l'expérience faite depuis plusieurs années à Canton ne laisse aucun doute sur l'avenir de votre généreuse société en Chine. Ils vous remercient chaleureusement de l'élan que les *Sœurs missionnaires d'Outremont* ont su donner aux initiatives catholiques dans les admirables diocèses du Canada français et ils leur sont

obligés pour la sympathie particulière qu'elles savent montrer, à l'occasion, à la *Société des missions étrangères de Paris*. Ils s'unissent donc pour prier Dieu d'accorder à vos œuvres ses plus abondantes bénédictions et de les développer pour le plus grand bien de sa gloire et vous prie de croire aux sentiments de respect et de dévouement avec lesquels ils sont

Vos serviteurs en Notre-Seigneur,

pour les évêques de la *Société des missions étrangères*,

le supérieur nommé,

J. DE GUÉBRIAND,

évêque de Canton.

Un Séminaire canadien - français

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

À MONTRÉAL

LA fondation d'un séminaire des missions étrangères au Canada français est désormais un fait accompli.

Un comité des évêques de la province de Québec s'est formé, au mois de février dernier. Il se compose de NN. SS. Paul Bruchési, archevêque de Montréal, Paul-Eugène Roy, archevêque de Séleucie et coadjuteur de Québec, François Xavier Brunet, évêque de Mont-Laurier, et Cuillaume Forbes, évêque de Joliette. Mgr Roy est président et Mgr Forbes, secrétaire. On a obtenu l'autorisation de la Sacrée Congrégation de la Propagande de procéder. Le site est pratiquement déterminé. C'est à Montréal ou dans le voisinage que sera le nouveau séminaire. Déjà on songe au personnel : M. le chanoine Avila Roch, curé de la cathédrale de Joliette,¹ accepte la charge d'organiser la nouvelle institution. Dès le mois de septembre la maison sera ouverte.

Au point de vue religieux et apostolique, c'est un acte important que vient de poser l'épiscopat de notre Province. Et toute âme qui a à cœur l'expansion de la religion du Christ, toute âme sacerdotale, surtout, qui a compris la rai-

¹ Toute communication à M. Roch doit être adressée à Joliette.

son d'être de ses fonctions, ne peut que s'incliner avec un profond respect devant les hautes préoccupations surnaturelles de nos chefs hiérarchiques. C'est la réponse à l'appel du Souverain Pontife Benoit XV. " Le besoin de missionnaires, dit-il, était déjà sensible, mais depuis la guerre il est devenu extrême, à tel point que de nombreuses parties du champ du Seigneur ne trouvent personne pour les cultiver.² C'est enfin l'intelligence généreuse des raisons encore plus profondes de gloire de Dieu et de salut des âmes. " " La moisson est abondante et elle est mûre, avait dit le Maître, priez donc le Seigneur qu'il envoie des moissonneurs pour la récolter. " Prier c'est très bien et c'est toujours d'actualité ; mais nos évêques ont cru le moment venu de faire davantage.

On a voulu donner à cette fondation un caractère canadien-français. Et c'est à bon droit. Notons d'abord que le Canada anglais possède un établissement du même genre, à Almonte, Ont., où le Père Fraser s'emploie à susciter pour le *Field afar* des vocations chez les sujets de langue anglaise. De ce côté, toutes les exigences sont donc satisfaites.

D'autres désiraient faire de notre Séminaire des missions étrangères une succursale de celui de Paris. C'était l'opinion de Mgr de Guébriant, vicaire apostolique de Canton, Chine. Lors de son passage à Montréal il s'intéressa au projet de fondation et il prit la peine de rédiger un long mémoire qu'il soumit au comité des évêques pour faire valoir les avantages d'une filiale de Paris au Canada.

— Le comité jugea qu'il valait mieux conserver à l'établis-

² Lettre de Benoit XV, *Maximum illud*, du 30 novembre 1919.

ment un cachet complètement canadien. Ainsi nous aurons deux congrégations de missionnaires à Montréal : l'une de femmes existe déjà, les vaillantes Soeurs de l'Immaculée-Conception et l'autre d'hommes est à se former, les prêtres du Séminaire canadien-français des missions étrangères.

Travaillant sur le même champ, avec entente, d'après les mêmes procédés et avec la même mentalité, se complétant dans leurs oeuvres, elles peuvent espérer — et nous leur souhaitons — le plus grand succès pour la gloire religieuse de notre pays, pour le bien des âmes et pour l'exaltation de notre mère la sainte Eglise.

Nous reproduisons ici deux lettres qui résument toute la question, auxquelles toutefois ce court préambule, croyons-nous, n'aura pas été inutile.

* * *

*A Son Eminence le cardinal Guillaume Van Rossum,
préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande,
Rome.*

Eminence,

Depuis bien des années, les évêques du Canada français ont songé à fonder un Séminaire des missions étrangères, qui recruterait et préparerait des ouvriers évangéliques pour les missions d'Extrême-Orient, dont ils connaissent les besoins et le grand avenir. Car le Canada français a toujours été une pépinière de missionnaires. Mais jusqu'ici, avec sa population peu considérable et ses ressources limitées, la province française de Québec n'a guère pu fournir que les

prêtres réclamés en grand nombre par l'évangélisation et la colonisation des vastes régions du Nord et de l'Ouest du Canada, et même par les diocèses des États-Unis. Et les évêques ont dû se contenter d'encourager les vocations isolées, assez nombreuses d'ailleurs, glanées par les congrégations de missionnaires, qui travaillent en Afrique et en Asie.

Mais, maintenant, la population française est plus considérable et continue de se développer. Et d'autre part, comme l'écrivait récemment le Très Saint-Père, le besoin des missionnaires, déjà grand avant la guerre, est devenu depuis extrême, à ce point que de nombreuses parties du champ du Seigneur n'ont absolument personne qui les cultive. Son Eminence le cardinal archevêque de Québec, Nos Seigneurs les archévêques de Montréal et d'Ottawa et les évêques de la Province civile de Québec, toujours empressés de déférer aux moindres désirs du chef de l'Eglise, ne peuvent rester sourds au pressant appel du pape, ainsi qu'aux invitations faites à diverses reprises par la Propagande à quelques-uns d'entre eux. A leur dernière réunion à Québec, le 2 février, en la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge, ils ont attentivement étudié les moyens d'y répondre. Malgré les grands besoins de leurs propres diocèses, ils sont arrivés à la conclusion que l'heure a sonné pour le Canada français d'aller prendre place sur le front des missions et de fournir aux armées du bon Dieu, non seulement quelques soldats, mais un bataillon tout entier. Et ils ont été unanimes à décider la fondation immédiate d'un Séminaire des missions, qui le recrutera et l'entraînera.

Au besoin, ils auraient regardé comme indication très précise de la divine Providence, le fait que la Société des

missions étrangères de Paris, sur l'initiative de Mgr de Guébriant, songeait à fonder au Canada, dès cette année, une succursale de leur séminaire de Paris. A ce sujet, ils ont pris connaissance avec beaucoup de satisfaction des renseignements qui leurs sont venus, par l'entremise de Mgr Ercole et de M. l'abbé Jeannotte, sur les dispositions de Votre Eminence à l'égard du caractère à donner au nouveau séminaire. Pour eux, il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'un séminaire, ayant un caractère canadien, fondé et dirigé par nos prêtres, sous la tutelle de l'épiscopat de la Province, et immédiatement soumis à la Propagande, poussera ses racines plus profondes dans notre sol, et par conséquent rendra plus de services aux missions. Son Eminence le cardinal Bégin a déjà fait connaître très clairement à Mgr de Guébriant la pensée des évêques sur ce point.

Enfin, la ville de Montréal, qui est le centre le plus important du Canada, où il y a déjà une œuvre chinoise florissante et où se trouve la maison-mère des Sœurs de l'Immaculée-Conception, qui travaillent en Chine, a paru l'endroit le plus favorable pour y établir le séminaire.

Quelques prêtres, que leurs évêques donneraient volontiers sont déjà prêts, la grâce de Dieu aidant, à se consacrer de cœur et d'âme au futur séminaire des missions, et, sous la direction d'un comité épiscopal, pourront préparer les voies à l'établissement matériel de l'œuvre.

Il a donc été résolu, dans l'assemblée du 2 février ci-haut mentionnée, et dans des réunions subséquentes d'un comité d'évêques choisis par leurs vénérés collègues :

1. Qu'un séminaire des missions serait fondé le plus tôt possible ;

2. Que pour exécuter ce projet, soit fondée une Société, qui sera reconnue par le Gouvernement provincial de Québec, sous le nom de " Corporation du Séminaire Saint-François-Xavier ", — ce saint étant le patron des missions et le patron secondaire de la Province de Québec ;

3. Que ce séminaire serait à la charge de l'épiscopat de la Province de Québec ;

4. Qu'il serait à Montréal ou dans le voisinage de Montréal ;

5. Que l'enseignement théologique sera donné dans la maison même du futur séminaire ;

6. Que le secrétaire du comité épiscopal chargé de la première organisation du séminaire ferait part à la Sacrée Congrégation de la Propagande de l'intention des évêques et demanderait l'autorisation nécessaire, priant la dite Sacrée Congrégation de bien vouloir donner les directions opportunes pour le fonctionnement de l'œuvre, et, si elle le juge à propos, de diriger vers le futur séminaire un ou deux missionnaires, dont l'expérience serait d'un grand secours pour la réalisation de l'œuvre.

J'ai donc l'honneur, au nom de Son Eminence le cardinal-archevêque de Québec et de Nos Seigneurs les archevêques et évêques de la province civile de Québec, de transmettre ces résolutions à Votre Eminence. Je le fais avec la plus profonde soumission et avec la confiance que Votre Eminence sollicitera pour le futur Séminaire canadien-français des missions la bénédiction de Sa Sainteté Benoît XV, notre bien-aimé Père et Pontife, et nous donnera l'autorisation et les directions demandées. J'ose exprimer aussi bien respec-

tureusement le vœu que nos futurs missionnaires soient destinés aux missions de la Chine, où nos Sœurs de l'Immaculée-Conception exercent déjà leur zèle.

Baisant avec le plus grand respect la main de Votre Eminence, je demeure,

son fils affectueusement soumis en N.-S.,

† GUILLAUME FORBES, év. de Joliette,

secrétaire.

Evêché de Joliette, le 24 février 1921,
en la fête de saint Mathias, apôtre.

• • •

S. Congregazione " De Propaganda Fide "

Protocollo.N. 913 | 21

Rome, 13 avril, 1921.

Mgr GUILLAUME FORBES,

évêque de Joliette.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

C'est avec la plus vive satisfaction du cœur que j'ai reçu de Votre Seigneurie Révérendissime, en qualité de secrétaire du Comité épiscopal des Provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa, la très agréable nouvelle que ces Excellentissimes Ordinaires, en leur dernière réunion de février écoulé, ont décidé la fondation d'un Séminaire pour les missions étrangères à Montréal.

Je m'empresse d'exprimer, par l'entremise de Votre Seigneurie aux Révérendissimes archevêques et évêques

qui, dans un but si noble et si saint ont pris cette très importante délibération, les plus chaudes félicitations de la Propagande et ses remerciements très vifs pour la nouvelle preuve qu'ils donnent du zèle dont ils brûlent pour l'idéal de l'apostolat des missions.

Ils sont nombreux et parfaitement reconnus les hauts mérites déjà acquis par le passé au clergé et aux fidèles canadiens pour l'élan généreux avec lequel ils ont toujours favorisé et aidé les porte-étendard de l'Évangile auprès des peuples infidèles : aussi du Canada, comme d'un foyer de vocations missionnaires, de très nombreuses âmes généreuses sont allées grossir les rangs de divers instituts étrangers et d'ordres religieux pour la conversion des infidèles. Mais en ces derniers temps, un nouvel esprit de ferveur a surgi, il s'est emparé des pieux canadiens et a agrandi leur zèle, au point qu'ils veulent eux aussi constituer leurs propres bataillons glorieux afin de conquérir à la foi les malheureux qui sont encore assis à l'ombre des ténèbres. Déjà dans l'Ontario septentrional on est engagé dans cette conquête spirituelle ; on a formé ce qu'on peut dire la première avant-garde du corps missionnaire canadien ; et des prémices de ces labours il est permis d'augurer déjà quelle abondance de fruits célestes la divine Providence tient en réserve pour le Séminaire des missions étrangères qui doit être établi à Montréal.

Pendant la délibération que Votre Seigneurie m'annonce, pour accomplir les vœux de la Propagande, arrive avec d'autant plus d'opportunité que plus pressant est actuellement le besoin d'un grand nombre d'ouvriers évangéliques dans l'immense champ des missions, où la moisson

est mûre et abondante, et elle ne peut être récoltée, faute de personnel, pendant que des groupes de missionnaires hérétiques se lancent à la poursuite des âmes acquises à la véritable Eglise par le sang très précieux de Notre-Seigneur.

A cette fin, je prie Dieu avec ferveur qu'Il daigne prodiguer ses célestes bénédictions, génératrices de faveurs spirituelles, sur l'œuvre entreprise par les Révérendissimes Ordinaires des susdites Provinces, et qu'Il daigne récompenser par des grâces de choix ceux qui, par leur protection et leur obéissance, continueront à contribuer à la naissance et au développement du Séminaire des missions étrangères de Montréal.

En attendant, je vous remets ci-inclus, deux copies de constitutions selon lesquelles sont régis deux séminaires pour les missions étrangères, qu'une longue expérience a déjà éprouvés. On pourra en tirer, dans les lignes générales, les règles pour la direction du nouveau séminaire canadien. Je me réserve, lorsque les Révérendissimes évêques le jugeront opportun, de demander à un institut qu'ils m'indiqueront, pour un peu de temps, deux zélés missionnaires dont l'expérience pourra aider beaucoup à l'établissement du nouvel institut.

Enfin j'invoque sur vous et sur tous les Révérendissimes évêques toute l'abondance des célestes faveurs.

De Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime,

l'humble serviteur,

(Signé) G.-M. card. VAN BOSSUM, *præf.*

C. S. AMENT, *secr.*

L'archevêque de Léopol, Galicie

S. G. Mgr SZEPTYCKI, archevêque des Ruthènes de Galicie, visite Montréal, en route pour l'Argentine et le Brésil — Un pays dévasté par la guerre

DE passage en notre ville, S. G. Mgr André Alexandre Szeptycki, archevêque de Léopol, en Galicie, du rite oriental, a daigné nous accorder une courte entrevue au cours de la matinée.

Monseigneur se défend, au prime abord, d'être en mission officielle au pays; il vient visiter les Ruthènes de Montréal et ceux de l'Ouest canadien, pour leur apporter des nouvelles directes de leur pays d'origine, ravagé par sept occupations successives d'armées rivales. La Congrégation romaine de l'église orientale l'a délégué en mission spéciale en Argentine et au Brésil; Monseigneur s'y rend en passant par le Canada, qui lui a fait si belle impression lors de sa première visite, au Congrès eucharistique de Montréal.

Mgr Szeptycki est ukrainien d'origine, et appartient au rite ruthène depuis que sa famille a été polonisée au XVIII^e siècle; il est un descendant de la vieille noblesse d'Ukraine. Depuis vingt ans, Sa Grandeur est archevêque de Léopol (Lemberg), capitale de la Galicie, et administrateur de Kief, capitale de l'Ukraine; elle a sous sa juridiction du rite oriental l'Ukraine et la Russie.

Sa Grandeur vient nous annoncer la grande mission qu'elle a entreprise de ramener à la foi catholique les schismatiques de Russie, mission devenue possible depuis la disparition du tsar et de la domination qu'il exerçait sur la religion des Russes. C'est donc l'union de toutes les églises russes, sous le rite oriental de l'Eglise catholique, que Monseigneur et son clergé cherchent à cimenter.

Monseigneur ne veut rien dire de sa personne, ni de sa captivité aux mains des Russes ni de sa libération par les satellites de Kerensky en 1917. Son clergé a subi la captivité dans la proportion de quatre-vingt-dix pour cent ; quatre cents prêtres sur un millier à peine, ont péri, victimes de la guerre ou du typhus noir, qui a ravagé les populations ruthènes, après l'armistice.

Son peuple vit dans le plus extrême dénuement, dans un pays dévasté par les armées et soumis pendant sept ans aux plus terribles exactions militaires. Les malheureux Ruthènes vivent encore dans les tranchées qui couvrent leur territoire dans sa majeure partie ; ils peuvent à peine cultiver avec succès, car les obus et les matériaux de guerre gisent encore dans la terre. La situation est des plus désespérantes ; le pays n'est plus qu'un vaste cimetière.

Le clergé manque de tout également ; il a plus de deux mille orphelins à ses charges, quand il en reste encore 18,000 dans l'abandon, faute de ressources suffisantes. Voilà pourquoi Monseigneur fait appel à la générosité des catholiques du Canada ; pour les toucher davantage il nous a prié de publier une lettre du provincial des Rédemptoristes orientaux qui desservent les Ruthènes de Galicie, lettre qui expose bien la situation, a dit Sa Grandeur, mieux que ses paroles.

La lettre adressée au R. P. Lietaert, de Sainte-Anne de Beaupré, est signée du R. P. Jos. Schrijvers, rédemptoriste belge passé au rite oriental; elle est ainsi conçue:

“ Mon révérend Père,

“ Vous me demandez des détails sur la situation matérielle de la population Ruthène à laquelle j'ai voué ma vie. Je veux bien vous satisfaire. Toutefois, je vous avertis que la réalité est pire que toutes les descriptions que je puis en faire.

“ Avant d'entrer dans les particularités, je vous donnerai une petite leçon d'ethnographie, car je vois que vos notions au sujet de Ruthènes, de Polonais, de Russes et d'Ukrainiens sont un peu embrouillées.

“ Sachez donc tout d'abord que les Ruthènes habitent la Galicie qui, elle-même touche à la Roumanie et à la Russie.

“ Avant la guerre, la Galicie était une province de l'Autriche-Hongrie, puis au moment de la débâcle, elle s'est constituée indépendante comme tous les autres peuples de l'ancien empire austro-hongrois. Seulement son indépendance n'a duré que quelques mois; les Polonais, plus forts qu'eux, les ont battus, et maintenant ils se trouvent provisoirement incorporés à la Pologne.

“ Les Ruthènes portent aussi le nom d'Ukrainiens. Ils sont les frères des Ukrainiens de l'ancienne Russie; ils parlent la même langue qu'eux, ont les mêmes habitudes et une histoire commune; ils ont été séparés d'eux vers la fin du dix-huitième siècle.

“ Ensemble les Ukrainiens forment une population de 35 millions, dont 4 à 5 millions habitent la Galicie, Ceux-ci

qu'on appelle donc souvent Ruthènes, sont catholiques, mais du rite Gréco-Slave. Ceux de Russie ont été de force entraînés et maintenus dans le schisme orthodoxe par les Turcs.

Comme je vis dans la Galicie depuis 8 ans, je connais le peuple ruthène à la perfection et je voudrais vous dépeindre par quelques détails l'effroyable misère matérielle dans laquelle il est plongé. La guerre en Galicie n'est pas finie encore. Voilà sept années et demie qu'elle dure. Les Ruthènes ont vu passer et repasser les Russes, les Autrichiens, les Allemands, les Magyares, les Turcs et les Polonais, et en automne dernier les Bolchévistes ont occupé les deux tiers de la Galicie. Chaque fois que de nouveaux vainqueurs ont paru ils ont confisqué le bétail, les chevaux, les charrettes, et le blé. Souvent on a volé aux pauvres gens leur argent, leurs habillements, leurs chaussures. J'ai assisté à ces scènes de spoliation au moins une dizaine de fois. Jamais on n'a parlé et jamais dans la suite on ne parlera de restitution ou d'indemnisation.

“ Vous pensez bien qu'à l'heure actuelle la misère a atteint des proportions effrayantes. Beaucoup de nos gens, la moitié peut-être, ne peuvent plus se présenter à l'église : ils n'ont plus d'habits. Quand ils désirent faire leur confession ou leur communion, ils doivent emprunter chez le voisin, les vêtements qui leur manquent. Quand la famille est encore en possession d'une paire de bottes, celles-ci servent à tour de rôle, au père, à la mère et aux enfants.

“ Pendant les longs mois d'hiver, le Ruthène ne quitte guère sa chaumière. Les petits enfants ne portent alors que la chemise, et dans cet état on les voit parfois jouer dans la neige, pieds nus, devant la maison. Il n'est pas possible en effet d'acheter en ce moment des effets d'habillement.

ment. Tout atteint des prix fabuleux. Il y a quelque temps les journaux relataient qu'un costume coûte maintenant 40,000 marks polonais.

“ Les riches d'autrefois viennent en secret me demander l'aumône. L'autre jour, un monsieur de la ville vint me supplier de lui donner un pantalon usagé.

“ S'il en est ainsi pour l'habillement, vous comprenez que pour la nourriture, la situation n'est pas meilleure. Il est entendu qu'en règle générale le Ruthène ne mange jamais de viande. Quand je leur explique les prescriptions du carême, par exemple qu'à certains jours, ils peuvent manger de la viande, ils rient à haute voix, à l'église, sans doute pour dire qu'ils n'abuseront de la permission. Quant au pain, même dans les villages de paysans, la moitié des habitants n'a de pain qu'une ou deux fois par mois, et les autres deux fois par an : à la Noël et à Pâques. Ils mangent des pommes de terre, des choux, des fèves, des betteraves, des carottes, des champignons. Encore s'ils pouvaient manger à leur appétit ! mais le nombre des repas a été successivement réduit de 3 ou 4 à un repas par jour. Même, en ville, des enfants de la bourgeoisie vont à l'école sans avoir déjeuné, et ils y restent jusqu'à 3 heures de l'après-midi, sans avoir mangé. Il n'est pas étonnant qu'avec un régime pareil, la mortalité prenne des proportions toujours plus vastes. C'est la mort lente causée par l'épuisement, par la faim. D'autres, voyant dépérir leurs femmes et leurs enfants, sont poussés au désespoir et mettent fin à leurs jours.

“ Pour tracer un tableau complet, je devrais encore vous parler de la charnière, petite et malsaine, souvent dépourvue de cheminée, et dans laquelle le Ruthène doit passer, faute d'habillement, une grande partie de l'année.

“ Cette chaumière en terre glaise, composée d'une et parfois de deux pièces, haute à l'intérieur de deux mètres à peine, doit fournir abri, non seulement à la nombreuse famille, mais en hiver, également aux poules, aux canards, aux petits porcs, et quand un petit veau a eu l'avantage de naître en hiver, il a le droit lui aussi d'occuper un coin de la chaumière. Dans un pareil état de choses, la propreté ne peut être la principale vertu du Ruthène. La hutte recèle donc un nombre considérable de petits insectes qui vivent aux dépens des autres. Ce manque de propreté est la cause des maladies contagieuses, surtout du typhus et du choléra qui ravagent ces pays.

“ Dans les villages avoisinant Stanislawow, des rues entières sont désertes, les maisons sont fermées tous les habitants ont succombé au typhus noir. En effet, quand cette terrible maladie s'abat sur une famille où il y manque de propreté, généralement tous ou presque tous sont atteints. Je suis allé administrer un jour une famille de malades. Sur 14 habitants d'une petite chaumière, 11 avaient le typhus et gisaient pêle-mêle sur des bancs et sur le sol. Personne depuis plusieurs jours ne s'occupait à leur donner des soins de propreté ou seulement un rafraîchissement, un verre d'eau. De médecins, pas question, ils ont peur eux-mêmes de contracter la maladie. Le prêtre seul a accès là, et comme prix de son dévouement, contracte ordinairement la maladie. On compte que 9 prêtres sur 10 ont eu le typhus et la moitié des prêtres ont succombé à la maladie.

“ Je vous épargne d'autres détails et je répète ce que j'ai dit en commençant; aucune description ne vous donnera une image fidèle de la réalité. J'ai parfois le coeur

gros quand de pauvres gens viennent me demander du secours et que je dois me contenter de leur donner une maigre aumône. C'est que nous partageons nous-mêmes la misère de ce peuple.

“ Mon cher Père, à l'occasion, faites connaître cette affreuse situation matérielle de tout un peuple. Peut-être quelque cœur sensible se sentira-t-il porté à soulager tant de misères par une offrande en argent. D'autres peut-être voudraient se défaire d'un habit usagé qui pour eux n'a plus de valeur et qui, pour nos Ruthènes, constituerait une richesse.

“ C'est ainsi que les chrétiens de Belgique auraient l'occasion de pratiquer la leçon du Maître qui nous a commandé de vêtir ceux qui sont nus, et de nourrir ceux qui ont faim.

“ Votre très humble serviteur et confrère,

JOS. SCHRIJVERS, c. ss. r.

“ Stanislawow, le 2 décembre 1920. ”

les
gén
ren
tent
sou
ail
mêm
vos
gloir
aux
Réde

ASIE

Des saints ou des fous ! . . .

Lettre de Mgr Pierre Rossillon, de la Société de Saint-François de Sales d'Annecy, évêque de Vizagapatam, Indes anglaises

VIZAGAPATAM, 29 juillet 1921.

I

GRÂCE aux *Annales de la Propagation de la Foi*, si magnifiquement rédigées, à Québec et à Montréal, les missions sont de mieux en mieux connues. Cet essor est général. Après le broiement des corps nous assistons au renouveau des âmes. Dans le bain de sang d'où elles sortent, elles se sont ouvertes, elles ont senti en elles passer des souffles plus purs, les meilleures se sont trouvées avoir des ailes... *Sursum corda!* En haut les coeurs! Sortez de vous-mêmes... de vos terre-à-terre... de vos bassesses... de vos mesquineries où votre vie se consume sans profit et sans gloire. Sortez et allez au prochain... allez à Dieu... allez aux âmes... Enrôlez-vous dans la grande croisade pour la Rédemption du monde!...

Le Canada a sa place superbe dans ce renouveau. Le chiffre de sa contribution pour 1921, à l'*Oeuvre de la Sainte-Enfance*, en est une preuve indéniable. De 60,000 en 1919, il a passé, à 300,000! on ne peut qu'applaudir.

* * *

L'heure est donc aux grands horizons... aux belles oeuvres... à la plus belle, celle de la rédemption des âmes. On aime, on connaît mieux, le dernier des chevaliers, le missionnaire, mais le connaît-on vraiment... tel qu'il est dans sa brousse... tel qu'il vit dans sa solitude... tel qu'il se sacrifie dans sa tranchée... tel qu'il meurt dans son abandon ?...

Pauvre mangeur d'âmes! comme l'appelait sainte Catherine de Sienne, le connaît-on? on le connaît un peu, on a donné de lui les définitions les plus diverses...

Quelques-unes sont mesquines, fausses, injustes. Intentionnellement ou par ignorance, elles méconnaissent son caractère divin, rabaisent son oeuvre, font de son zèle une activité mal dirigée, et de sa mission une affaire d'intérêt et de commerce. De ces définitions là les gens d'esprit ne s'occupent point; qui veut nier le soleil peut toujours se payer le plaisir de le faire, mais cela ne prouvera jamais qu'il a raison.

Par contre, que de belles définitions, n'a-t-on pas données du missionnaire! Définitions qui exaltent sa mission, lui donnent, une place à part dans la phalange, des héros, lui nimbe le front de l'auréole des élus. N'est-il pas par excellence l'apôtre... l'Envoyé du Christ... le messager

de la Bonne Nouvelle... le pionnier de l'Évangile... le sèmeur d'Éternité?... Au pays du soleil, dans l'Inde mystérieuse, c'est " le prêtre blanc " ... le vrai religieux... le père des âmes... celui qui mange la souffrance et se rit de la mort...

* * *

A cette liste, je me permets d'en ajouter une dernière, brutale celle-là.

Il y a 15 ans mourait un de mes missionnaires. C'était un vaillant parmi les vaillants. Comme il arrive souvent dans mon diocèse, il dut faire un jour, 50 kilomètres à pied. La messe dite, il partit au chant du coq et, marcha jusqu'à midi par un soleil de 40 degrés. A midi — selon la coutume indienne — il s'arrêta sous un banyan touffu, rapprocha 3 pierres, mit dessus un vase de terre pour faire cuire un peu de riz, puis, ayant pris son maigre repas, il se remit en route. Il marcha toute la journée. Le soir, brisé de fatigue, les pieds endoloris, la soutane rouge des poussières du sentier, le sang mis en ébullition sous l'action de la marche et de la chaleur, quand il atteignit sa pauvre hutte, il n'eut que la force de se laisser choir sur la terre nue et de s'écrier : oh, vraiment, pour faire un pareil métier, il faut être un saint ou un fou!...

Vous l'avez entendu? Le missionnaire, un saint ou un fou!... Voilà une définition inattendue.

Si brutale qu'elle puisse paraître, je ne suis pas sûr qu'elle ne soit pas vraie. Quand on connaît le fond de sa vie quotidienne, pour tenir bon 10, 20, 30 ans, plongé jus-

qu'au cou dans le flot des épreuves, l'angoisse des soucis, le feu des misères sans fin, oui, pour tenir bon, toujours joyeusement, il faut qu'il soit un saint ou un fou !

* * *

A cela, rien d'étonnant, rien même qui ne soit dans l'ordre prévu par le roi des apôtres. Une des prédictions les plus précises qu'il ait faites à ses disciples est celle-ci : *In mundo pressuram habebitis* — “ Vous serez écrasés sous le poids de l'apostolat. ” C'est dans le sacrifice que vous enfanterez les âmes !

Elle s'est si bien réalisée, cette prophétie, que l'expression en est courante depuis longtemps : être missionnaire, c'est porter le poids de l'apostolat. Poids plus lourd qu'on ne le pense communément... Poids qui ne desserre jamais son étreinte... Poids qui ensanglante plus les cœurs que les épaules... De quoi est donc fait ce poids que le Christ a soupesé d'avance et qu'il a proclamé “ écrasant ” ? *Pressuram habebitis in mundo*.

II

Ce poids évangélique est fait de deux espèces de fardeaux : ceux de l'évêque et ceux du missionnaire.

A tout Seigneur tout honneur. Voyons d'abord les fardeaux de l'évêque, ce porte-croix par vocation. Pour être bref, je n'en mentionnerai que deux.

Le premier est le manque d'ouvriers apostoliques.

Il av
Un jou
les moi
rité. E
âmes h
se, mais
dem mu
De so
— l'uni
nisme.
pondu à
autem p
de Jésus
fond —
version d
Et pou
Le cri
aussi vrai
son : *Ope*
naires.
Pour vo
et voyons
Indes ang
A lui se
dont 10 m
un évêque
goisse de s
à leur rom
lumière, pa

Il avait déjà été signalé par le Sauveur, il y a 20 siècles. Un jour, dans les champs de Judée, montrant à ses disciples les moissons blanchissantes, des épis d'or arrivant à maturité. Il appela leur attention à ces épis divins, qui sont les âmes humaines, et s'écria : En vérité, la moisson est immense, mais les ouvriers sont trop peu nombreux : *Messis quidem multa operarii autem pauci.*

De son temps, la moisson e'était — le peuple juif excepté — l'univers tout entier, plongé dans les ténèbres du paganisme. Pour la recueillir, 12 apôtres seulement avaient répondu à son appel. De là son cri d'angoisse : *operarii autem pauci.* Depuis ce cri d'angoisse poussé par le coeur de Jésus, 20 siècles ont passé, mais les conditions — au fond — n'ont pas changé. Le grand problème de la conversion du monde n'est toujours pas résolu.

Et pourquoi donc ?

Le cri du coeur de Jésus qui monte des siècles toujours aussi vrai, aussi angoissant, vous en donne la première raison : *Operarii autem pauci*, il n'y a pas assez de missionnaires.

Pour vous en convaincre, laissons les statistiques céréales et voyons ce qu'il en est dans mon diocèse de Vizagapatam, Indes anglaises.

* * *

A lui seul, Vizagapatam compte 12 millions d'habitants dont 10 mille-seulement sont chrétiens. Quel souci pour un évêque que 12 millions d'âmes à convertir ! Quelle angoisse de savoir qu'il est leur Père et qu'il est impuissant à leur rompre le pain de vie, à les faire monter vers la lumière, par suite du manque d'ouvriers !

— Combien avez-vous de missionnaires? me demandet-on parfois ?

— A peine une trentaine...

— Comment?... Une trentaine pour 12 millions de païens à convertir!... C'est bien peu, vraiment. C'est bien peu, vous l'avez dit, et c'est trop peu, hélas! Ce n'est pas 30 missionnaires qu'il me faudrait, mais 300... mais 3000! D'autant plus que ces 12 millions de païens vivent éparpillés sur un territoire grand comme la moitié de la France. La conséquence est que je n'ai pu encore établir de paroisses dans ce pays. Chaque missionnaire est chargé d'un ou de deux districts grands comme une province canadienne, avec une population moyenne de 500 mille païens à convertir.

Aussi quelle tâche difficile, surtout quel isolement pour ces pauvres missionnaires éloignés souvent de 50, 80, même 100 kilomètres les uns les autres! Comme ils se sentent perdus au milieu de ces multitudes païennes aux langues si étranges, aux coutumes si bizarres, aux goûts si différents des leurs! Quelle force de volonté, quelle trempe de caractère ne leur faut-il pas pour sourire au sacrifice, chanter chaque jour le cantique du zèle, inlassable: Vive Dieu et les âmes quand même !

* * *

L'un d'eux, grand marcheur devant l'Éternel, au cours d'un voyage dans les forêts, fut pris d'une maladie mortelle. N'en pouvant plus, il se fit descendre de sa charrette à boeufs sous un toit de fortune, et là, privé de tout secours, pauvre chevalier de la gloire de Dieu, il se composa pour

mou
fray
—
ler e
soigr
Le
plus
froid
La
sionn
lors,
le ma
—]
bien r
Et
empon
mund

Il e
non m
Ce r
ravitai
naires
Foi et
plus ex
Ce b
en com
il deva

mourir. Le voyant pâlir, son domestique de 12 ans s'effraye. Il s'approche...

— Père, Père, fait-il en le secouant, permettez-moi d'aller avertir le missionnaire le plus proche, il viendra vous soigner et vous guérir.

Le malade sourit mélancoliquement. Le missionnaire le plus proche était à 100 kilomètres plus loin et il sent le froid de la mort l'envahir... le gagner de plus en plus...

La mort... oh! qu'est-ce donc que la mort pour un missionnaire?... Le dernier baiser du sacrifice, voilà tout. Dès lors, pourquoi la craindrait-il ? Et très doux, très calme, le malade eut encore la force de murmurer au petit hindou :

— Non, ne pars pas, cela n'en vaut pas la peine, je saurai bien mourir tout seul!...

Et le soir, dans la jungle lointaine, le Christ avait passé emportant dans ses bras l'âme de son missionnaire... *In mundo pressuram habebitis !*

• • •

Il est pour l'évêque de Vizagapatam, un second fardeau non moins pénible que le premier : le manque de ressources.

Ce n'est pas tout d'avoir des soldats, il faut pouvoir les ravitailler, n'est-ce pas ? Qui donc ravitaille les missionnaires ? Deux œuvres merveilleuses : la *Propagation de la Foi* et la *Sainte-Enfance*. Au Canada, on les connaît, et de plus en plus on s'efforce de grossir leur budget.

Ce budget est très beau. Mais si beau qu'il soit, qu'est-il en comparaison de celui des missions protestantes ? Qu'est-il devant le nombre de missionnaires qu'il faut soutenir ?

D'après une statistique, il y aurait 75 mille missionnaires dans le monde: 20 mille prêtres, 10 mille auxiliaires laïques, 45 mille religieux. Savez-vous ce qu'il revient à chacun d'eux sur un total de 8 millions ? Exactement 106 francs par an ! Pauvre évêque et pauvres missionnaires ! Je l'avoue, il y a des missions qui, par suite de leur ancienneté et de circonstances spéciales, ont pu se constituer des réserves qui leur permettent non seulement de " tenir ", mais de pousser leurs oeuvres.

Vizagapatam ne connaît pas encore cette 9e béatitude. La réserve, c'est la charité catholique, et les billets qu'elle touche ne sont pas ceux des banques du jour mais ceux de ses créanciers. Les 30 missionnaires doivent vivre sur les 50 mille francs que bon ou mal leur allouent les oeuvres dont j'ai parlé.

C'est ce qui explique que son évêque soit un forçat de la plume. Paralysés dans leurs oeuvres, arrêtés dans leur zèle, harassés de soucis sans nombre, il voit ses missionnaires tomber et mourir. Il ne peut garder le silence... le coeur lui tremble au bout de sa plume... mais le poids de la pauvreté ne le quitte pas. Oh, en vérité, devant ces foules païennes, pour porter dignement ce poids, il faut être des saints ou des fous !...

III

Mais le pressoir des soucis et des croix ne broie pas seulement l'évêque ; par le fait même, il atteint ses missionnaires.

Eux aussi portent le poids de l'apostolat, un poids si lourd qu'il écrase beaucoup d'entre eux avant l'âge. On sait de quels fardeaux, il est fait ce poids.

Fardeau d'un climat torride...

Fardeaux des maladies, des épidémies qu'il engendre...

Fardeau de la lutte constante avec le paganisme hindou qui ne veut pas mourir...

Fardeau du système des castes — très spécial à l'Inde — fermé au christianisme.

Que sais-je? Ces fardeaux sont sans nombre. Le plus lourd de tous est — sans contredit — celui que saint Paul a exprimé en deux mots: *Cura ecclesiarum* — le souci des églises.

En pays païen, ce souci est écrasant.

* * *

1. Le souci d'abord des églises spirituelles. Quand il arrive dans un district nouveau, le premier souci du missionnaire est de fonder une communauté chrétienne. De nos jours, que d'illusions à ce sujet courent encore les chemins! Voir en imagination, là-bas sur l'horizon, passer les missionnaires, en chevauchées héroïques, les bras levés pour baptiser les foules prosternées à leurs pieds. C'est très beau, mais ce n'est pas la vérité. Ne parlons pas des cas exceptionnels. La vérité sur les conversions, voulez-vous la connaître? Eh bien la voici: Qui veut des âmes les paye!

Mon Dieu, donnez-moi des âmes! s'est écrié le missionnaire en partant pour les missions. A ce cri, le coeur de Dieu a répondu, mais à peine débarqué dans la terre de ses rêves, voici que Dieu demande à l'apôtre la rançon des âmes qu'il s'apprête à lui donner.

Or, cette rançon des âmes, quelle est-elle?

Cette rançon? c'est le travail d'arrache-pied du missionnaire...

Cette rançon? C'est le dévouement de tous les instants...

Cette rançon? C'est le broiement du corps et la torture du coeur...

Cette rançon? c'est le sacrifice à jet continu... Cette rançon, enfin, c'est sa sueur, c'est son sang... !

Oui, les âmes païennes sont des éparses de sang! De là grappe écrasée sous le pressoir, jaillit leur couleur de feu, couleur de sang... c'est sous le pressoir du sacrifice que le missionnaire enfante les âmes à Dieu! *Præsuram habebitis.* Qu'elle est donc vraie cette parole divine!

Après les avoir enfantées, ces âmes, du moins, le missionnaire aura-t-il fini de souffrir pour elles ?

Ce ne serait rien comprendre aux oeuvres de Dieu que de le croire. Ces pauvres petites âmes païennes, il lui restera de les prendre dans ses bras, comme une mère prend son nouveau-né, de les bercer sur ses genoux, d'être avec elles si faibles encore et si exposées aux tentations, patient et doux jusqu'à la mort. A ce prix, mais à ce prix seulement, leurs yeux s'ouvriront, leur sang païen se purifiera, et de filles du démon elles deviendront filles de Dieu!...

* * *

2. Après les églises spirituelles, les églises matérielles. Le missionnaire ne peut l'éviter, il vient un jour où il doit bâtir. Bâtir! quel souci pour un prêtre livré à ses propres ressources! Il le faut cependant. Heureusement, il est dans l'Inde, il bâtera à la modé indienne. Des murs de terre-

glais

de p

elle

Pa

Hu

Ca

Ca

Ca

détrui

Vo

palmi

restera

bivis!

trop p

fices, i

vivant

3. u

Elles e

écrasai

il faud

les enfa

veuves

il faut

les mal

centres

pas de

ses. El

maisons

glaise de 6 pieds de haut, coiffés d'un chapeau de feuilles de palmier, et voilà une cathédrale! Dans certains cas, elle peut coûter de 250 à 300 francs.

Pauvres églises inciennes !...

Humbles églises de missions !...

Cathédrales de 300 francs !...

Cathédrales de terre et de feuilles !...

Cathédrales qu'infectent les rats et les serpents... que détruisent les incendies... qu'emportent les cyclones...

Vous êtes, pour moi, Jésus, dans les langes et sous les palmiers du désert... à Vizagapatam, dans ces langes Jésus restera longtemps encore. Et pourquoi? *Pressuram habebivis!* C'est toujours la même raison, nos missionnaires sont trop pauvres pour songer à construire de somptueux édifices, même quand ils doivent être les tabernacles du Dieu vivant...

* * *

3. Après les églises viennent les oeuvres paroissiales. Elles entrent pour une bonne part dans ce "souci", qui écrasait saint Paul. Si la communauté chrétienne prospère il faudra l'asseoir sur des bases solides. Pour transformer les enfants il faut multiplier les écoles. Pour abriter les veuves et les orphelins qui encombrant les routes de l'Inde, il faut élever des refuges et des orphelinats. Pour soigner les malades, il faut des dispensaires... Il faut, dans les centres principaux établir des religieuses. En terre païenne pas de foyers chrétiens sans l'aide de ces vierges généreuses. Elles seules, dans l'Inde, peuvent pénétrer dans les maisons des classes aisées et approcher les femmes qu'une

coutume tyrannique confine pour la vie derrière un paravent. Il faut des séminaristes pour avoir des prêtres indigènes. Il faut des catéchistes par centaines si l'on veut pénétrer le pays.

Or, personne ne sait au juste ce que coûtent tous ces établissements pour les fonder, les réparer, nourrir leur personnel. Ajoutez enfin l'entretien des missionnaires eux-mêmes. A cet entretien, il me répugne vraiment d'y faire allusion. Aussi bien, les missionnaires y pensent-ils très peu. Quelques-uns vont jusqu'à dépenser de 15 à 20 francs par mois pour leurs vêtements et leur nourriture... Avouez-le, ce n'est pas là faire du luxe, même en Orient.

• • •

Ici, la grande question se pose. Pour toutes ces dépenses où prend-il l'argent, votre petit missionnaire ? Sur son budget de 50, 80, 100 francs — selon l'importance de la station — fournis par l'évêque.

Mais alors, comment se tire-t-il d'affaire ? Ah ! c'est le problème douloureux dont la solution le poursuit, le harcasse, toute sa vie, comme un boulet au pied. *Pressuram habebitis*. Il s'industrie, il se prive, il frappe à la porte de la charité. Parfois il ira même plus loin, s'il en a le courage. Lui, le broussard, dérouillera sa plume pour se mettre à écrire... Ecrire à qui ? me direz-vous.

Aux belles, aux nobles, aux saintes âmes ! A toutes celles qui s'intéressent ici-bas à l'avancement du règne de Dieu, à ces âmes qui sont comme le jardin toujours fleuri de l'Eglise. Puis, en attendant les chères réponses, il prie, il se

sacrifie de plus belle. Il avait une vieille soutane, il la portera encore au lieu d'en couvrir les épaules d'un paria claquant des dents sous la fièvre... Il avait un cheval, il le vendra pour marcher à pied...

Et le voyant passer ainsi dans l'incendie du jour, les pieds rouges de poussières, le corps fumant de transpiration, tout son être courbé et raidi dans l'effort, le païen lui-même s'étonne. Il ne comprend pas... ou plutôt si, il comprend, Dans sa simplicité, il n'est pas loin de s'écrier lui aussi : ces prêtres blancs sont des saints ou des fous!

* * *

Quant à vous, chers lecteurs, pensez des missionnaires ce que vous voudrez. Pour moi, je retiens la dernière épithète que le gouverneur romain Festus lançait déjà à la tête de saint Paul : *Insanis Paule*, — *Paul tu es un fou!*

Oui, les missionnaires sont des fous!... mais pas des fous comme les autres. La folie qui les fait quitter leur famille et leur patrie, échanger une vie de bonheur humain, contre une vie de souffrance, charger sur leurs épaules les fardeaux écrasants de l'apostolat, c'est la folie qui attira le Fils de Dieu sur la terre, le fit naître dans la crèche, monter sur la croix. Cette folie, c'est le mot de saint Paul, c'est la folie de la croix, la folie de l'amour des âmes. C'est elle qui les saisit, les étreint, les torture à tel point qu'ils ne peuvent plus s'arrêter sans entendre résonner à leurs oreilles la menace divine : " Malheur à moi si je ne remplis mon rôle d'apôtre! " — *Voe mihi si non evangelizavero.*

Aussi, — pauvres chevaliers d'une cause perdue, selon le

monde— les missionnaires s'en vont-ils à travers les champs du paganisme, comme des fous, bravant le soleil et la pluie, la faim et la soif, les moqueries et les persécutions... Ils s'en vont sans s'arrêter jamais, hantés qu'ils sont par un seul rêve: l'amour des âmes.

Et pour les acheter, ces joyaux immortels payés du sang d'un Dieu, avec David, ils s'efforcent de chanter parmi les nations le psaume du sacrifice: *Psalmum decave gentibus*. Ce psaume a deux grands thèmes qui varient à l'infini: *Diligere et se tradere — aimer et se livrer*.

C'est là toute leur vie et toute leur folie.

IV

Mais assez sur ce sujet. C'est une conclusion pratique qu'il nous faut. Quelle sera-t-elle? La réponse de saint Paul à Festus: plutôt à Dieu que tu fusses comme moi, moins ces chaînes!

Ce que je voudrais, moi aussi, chers lecteurs, c'est que — pour Dieu et pour les âmes — vous deveniez des fous parce qu'alors vous seriez vite des saints, par conséquent de parfaits missionnaires... Ce que je voudrais c'est que vous partagiez la vie du missionnaire, que vous l'aidiez à porter le poids qui l'écrase, que vous vous atteliez à ce char si lourd de la *Propagation de la Foi* pour le faire se mouvoir plus rapidement.

Ici, comme en toute chose, l'union fait la force. Ce que je voudrais, c'est que tous — non une élite — vous vous enrôliez dans la plus belle des croisades: celle de la Rédemption du monde.

* * *

Et comment ? direz-vous.

Rien n'est plus simple. Voici un plan très simple que toutes les âmes généreuses — toutes celles qui le peuvent — payent d'abord de leur bourse. Pour cela qu'elles entrent dans la congrégation des marraines. — Vous souriez ? — Je parle cependant sérieusement. Ce sont des marraines qu'il nous faut.

J'ai trente prêtres, 12 séminaristes, une centaine de catéchistes ou apprentis catéchistes. Adoptez l'un ou l'autre de ces ouvriers de Dieu. Avec 250 dollars par an — ou 2,000 dollars, versés une fois pour toute — on maintient un missionnaire, on porte une part de sa croix et, pour l'éternité, on inscrit son nom dans le Coeur de Jésus.

Un séminariste coûte 80 dollars par an, un catéchiste 60!

Il y a plus. On peut adopter une école, une église, une station... Ces genres d'adoption sont pour l'évêque un secours des plus appréciés. Les villes meurtries des territoires dévastés n'ont-elles pas trouvé des parrains et des marraines? Quel pays plus dévasté, plus à plaindre, devant Dieu, que les terres païennes ?

* * *

En avant donc l'oeuvre des marraines ! Que les anges du Canada s'inclinent sur sa terre si magnifiquement chrétienne, et suscitent une légion de ces âmes soeurs de celle du missionnaire pour s'intéresser à son dur apostolat !

En exprimant ce souhait, je n'ignore pas qu'il est des âmes apostoliques auxquelles les circonstances ne permettent pas une collaboration matérielle. Qu'elles nous aident par l'apostolat de la prière et du sacrifice qui doit toujours marcher de pair avec l'autre pour le féconder.

A toutes les âmes généreuses, à toutes les âmes de bonne volonté, à toutes celles qui aiment Dieu, qui ont souffert, que pousse l'esprit de sacrifice, qui cherche un moyen, pour dépenser leur activité, du fond de l'Inde mystérieuse, je crie : au secours !

En les bénissant, à toutes, je répète ces mots de Lacordaire : " Souvenez-vous que le sacrifice est la moitié de l'amour, et que quiconque ne sut jamais rien sacrifier ne sut jamais aimer.

✠ PIERRE ROSSILLON,

évêque de Vizagapatam.

P. S.—Si on le désire, aumônes et communications peuvent être adressées directement à

Mgr Pierre Rossillon, Bishop's house,

Vizagapatam (British India).

ASIE

SU-TOHEN OCCIDENTAL

Prestige de l'Eglise et de la France

Lettre de M. AUGUSTE FLACHERÉ,
des Missions étrangères de Paris, aumônier de l'hôpital de Tchentou

LA Chine géante, étendue des glaces du Nord aux feux du Midi, comptant dix-huit provinces, dont certaines sont aussi grandes qu'un royaume, et chiffrant ses habitants par centaines de millions, stimula de tout temps le zèle des pionniers de l'Évangile. Mais en raison de ces dimensions, l'œuvre de pénétration fut lente, parfois désespérante. N'était-ce pas inévitable, dans cet Empire du Milieu, au temps des empereurs Fils du Ciel, héritiers ou descendants de généalogies et de dynasties millénaires, parmi ces gens qui pensaient être seuls à compter sous l'immensité des cieux et qui avaient un si profond mépris pour tout ce qui leur était étranger ?

Il y a vingt ans à peine, l'Europe et surtout la France

infligeaient aux Boxeurs une sanglante défaite et à la Chine une rude leçon. A la nouvelle des batailles qui se livrèrent alors, toute une secte soudoyée par l'impératrice elle-même pour conjurer une dernière fois le péril étranger, résumait la situation d'un mot : " Les barbares se révoltent ! " Les barbares, c'était nous, l'Europe, la France, l'étranger, tout ce qui n'était pas chinois.

Contre quel orgueil venaient donc lutter une doctrine et une science étrangères dans cette nation cristallisée par une civilisation plus antique même que les peuples qui venaient l'instruire ! car il est bien vrai que, sans parti pris, si l'on s'arrête à considérer dans le recul du temps ce que fut cet empire à l'apogée de sa grandeur, l'on a moins de raisons de s'étonner de sa suffisance.

* * *

A peine la révolution qui détrônait l'empereur, se terminait-elle, que la Chine put s'enorgueillir, car en quelques mois tout rentrait dans l'ordre, et l'on entendit souvent quelque fin lettré prôner que la chute de l'empire avait connu moins d'horreur et de sang que la Révolution française.

Mais ce n'était là qu'un prélude, premier acte d'une longue tragédie dont le drame est encore loin de s'achever : elle continue, cette révolution, avec son cortège inévitable de guerres, de désordres et d'horreurs.

Et c'est bien justement un tel état de choses qui devait servir la cause de l'Eglise et de la France et donner en temps opportun un plein épanouissement des hommes et des œuvres.

L'Eglise de Chine est déjà, en effet, une force réelle et puissante, connue de tous, pénétrant partout, et les villes et les campagnes, rayonnant à travers le pays tout entier. Quelle facilité donc dans ces derniers temps, au milieu des troubles de toute sorte, de planer au-dessus des événements, et, méprisant le danger, de remplir à l'égard de tous les plus beaux devoirs de charité !

S'il faut être connu pour se faire aimer, les occasions furent nombreuses de se faire connaître, et tout spécialement ces dernières années dans cette belle province du Su-tchuen, la plus riche, la plus vaste de Chine, et devenue depuis dix ans, par le fait même de ses richesses, l'enjeu de ce grand combat Nord et Sud.

Tchentou, la capitale de la province, a été de tout temps le Capoue des chefs militaires ou aventuriers qui l'occupent ou l'abandonnent, chassant ou chassés à tour de rôle, et toujours chargés de butin. Le flot d'armées passe et repasse, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, semant l'épouvante au milieu de populations inoffensives, exploitées, pillées, exaspérées.

Sur leur parcours, autant d'églises, autant d'asiles et de refuges où, sous la protection du drapeau français, riches et pauvres se sont précipités à mainte reprise. Combien de fois les représentants de la France ou les missionnaires sont intervenus avec succès comme intermédiaires entre belligérants ? Et combien souvent, soldats ou bandits se tinrent sur la réserve devant le prestige de nos trois couleurs ?

Dans ce contact direct avec toutes les classes de la société, l'Eglise se manifeste sous son vrai jour, la plus merveilleuse œuvre de charité ; ainsi, bien des préventions tombent, et les calomnies surannées s'évanouissent chaque jour.

Depuis la chute de l'empire et le meurtre à Tchentou du vice-roi Tchao-eul-fong, c'est par dizaines que l'on compte les gouverneurs qui se sont succédé, les uns partisans du Nord, les autres du Sud, certains prônant même l'autonomie de la province.

• • •

Cet interminable état de choses dure encore, amenant souvent de nouvelles hostilités et, parmi les œuvres de charité particulièrement favorisées dans ces circonstances il faut citer les hôpitaux catholiques très souvent encombrés de blessés. L'Hôpital Français de la mission catholique à Tchentou compte, ces cinq dernières années, plus de vingt mille malades hospitalisés, la plupart blessés de guerre.

En 1917, le parti sudiste ayant eu la victoire, à l'arrivée du vainqueur sous les murs de la ville, ce fut une panique générale. En une seule nuit tous les blessés des hôpitaux militaires accouraient se réfugier à l'hôpital de la mission ; il fallut en loger sept cents dans un local aménagé pour deux cent cinquante et déjà plein de victimes de précédents combats. Et ils arrivaient dans quel état ! loqueteux, mangés de vermine, dégageant une odeur infeste. Ce fut, plus d'un mois, une intensité de travail inouïe, et pour les Docteurs, et pour les Religieuses, et pour tout le personnel de l'hôpital. La charité chrétienne pouvait seule alimenter une telle source d'énergie et de dévouement ; et s'il fallait établir un parallèle, on pourrait citer le cas du directeur d'un hôpital protestant amenant au directeur de l'hôpital français sept blessés militaires que, disait-il, il ne pouvait recevoir, parce que gênants et ennuyeux.

Et c'était plus que gêne et ennui, mais dépenses [aussi, d'héberger tant de monde dont personne n'était répondant.

M. le consul de France tint lui-même à voir fonctionner l'hôpital dans ces conditions, et, de retour au consulat, écrivait à Sa Grandeur Mgr Rouchouse : " Je suis heureux d'avoir pu me rendre compte de l'œuvre admirable que vous faites à votre hôpital et qui ne saurait mériter trop de félicitations ni trop d'encouragements. Permettez-moi de vous envoyer dès aujourd'hui une modeste contribution de cinquante dollars pour ces soldats blessés que vous recevez dans un but hautement humanitaire avec le plus grand désintéressement et que nos Sœurs soignent avec tant d'abnégation. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir faire davantage en ce moment." Et quelques amis du consulat et de la mission joignaient à celle du représentant de la France leur souscription, chacun voulant contribuer à la belle œuvre de la mission catholique.

* * *

Une fois encore, pendant les mois de septembre et octobre 1920, l'hôpital allait revivre ces journées non moins captivantes d'intérêt que débordantes d'activité. L'été avait amené une épidémie de choléra ; ce fut déjà jour et nuit une tâche absorbante mais bien consolante par les résultats des conversions obtenues et de nombreux baptêmes à l'article de la mort.

En septembre donc, la bataille se rapprochait de Tchentou et les hostilités furent des plus sérieuses. Le Su-tchuen avait juré cette fois de coaliser toutes ses forces contre le Yunam envahisseur et d'exterminer l'adversaire. Dix mille

hommes environ succombèrent, et, plusieurs jours durant, l'on entendit le crépitement de la fusillade scandé, par intervalles, des feux de l'artillerie. Les balles firent des victimes même à l'intérieur de la ville, et les blessés venaient directement du combat, sans pansement pour la plupart, pantelants, agonisants. Ce fut pour beaucoup une instruction de quelques minutes, le baptême et le paradis.

En peu de jours, tous les hôpitaux étaient remplis ; on en créa de toute pièce, et l'hôpital de la mission choisit, comme la plus intéressante, la clientèle des grands blessés.

Devant la difficulté d'hospitaliser tant de monde fallait-il fixer un terme au zèle et au dévouement ? On fut parfois à se le demander anxieusement. Cependant, le général en chef écrivait :

“ Un fléau du ciel est tombé sur notre Province. Une guerre atroce recommence qui afflige gravement nos concitoyens. Cette guerre terrible fera parmi nous bien des victimes, aussi devons-nous nous préparer à remédier de notre mieux aux maux que nous aurons à subir. Il nous faut avant tout sauver la vie de nos blessés. Nous vous en prions, s'il vous arrive des soldats blessés de notre armée, daignez les recevoir dans votre hôpital digne de tout éloge. Nous vous en supplions, recevez-les de bon cœur, et soyez heureux de les recevoir. Que votre bonté à notre endroit soit connue de tous, et non seulement nos blessés, mais nous tous vous serons reconnaissants de tout cœur.

“ Honneur et salut à l'hôpital français de la mission catholique ! ”

Pouvait-on se limiter et ne pas répondre à de telles instances ? Et comment refuser tant de graves blessés qui

mourants, recevraient le baptême ? Il n'y fallait point songer. Tous furent donc acceptés, et, parmi eux, un grand nombre d'officiers. Les salles plus que pleines ne pouvant suffire ; ils furent placés en plein air, sous les vérandas : du moins ils auraient chaque jour l'essentiel : pansements, nourriture et bons traitements.

Mais ils eurent aussi plus que cela, et sans faire parmi eux de l'apostolat à grand fracas, le fait des attentions délicates et de la charité dont ils étaient l'objet, l'éloquence la plus convaincante de toutes, celle de la bonne parole de l'homme qui s'intéresse à la souffrance de l'homme et la soulage, suffirent à faire d'eux autant de néophytes ; et tous les mourants sans exception acceptèrent le baptême.

Combien le réclamaient d'eux-mêmes après avoir entendu instruire un voisin mourant, et l'on vit souvent le cas de blessés désespérés n'acceptant l'intervention chirurgicale qu'à la condition qu'ils seraient auparavant régénérés.

C'est que si la religion chrétienne est gênante pour vivre, elle est si consolante pour mourir !

Et l'on entendait, en traversant les salles où gisaient tant de souffrances, accompagnant les gémissements de douleur, le murmure ininterrompu des invocations : " Jésus, sauvez-moi ! Mère Sainte, ayez pitié de moi ! "

Est-elle donc réfractaire à notre foi, cette âme païenne que quelques étincelles de cette foi illuminent si facilement des clartés de l'au-delà ?

• • •

Puis, sous la vigoureuse offensive du Su-tchuen, accrue de l'appoint des troupes du Nord, la bataille s'éloigna, l'adversaire vaincu se retira. Gouverneur et chefs militaires tinrent alors à venir eux-mêmes visiter les soldats hospitalisés et remercier la Mission catholique.

C'est pourquoi, le jour de Noël, choisi tout spécialement par une délicate attention, la ville de Tchentou entendit la musique militaire jouer nos airs nationaux et vit défiler la troupe à travers les grandes avenues, portant triomphalement un beau panneau doré enrubanné de soie rouge. Ce panneau élogieux fut ensuite en grande pompe présenté à Mgr Rouchouse, au Révérend Père Provicairé et au Directeur de l'hôpital par les délégués des autorités; et, après un toast chaleureux et une photographie de circonstance, il fut hissé lentement aux accords vibrants de *la Marseillaise* et fixé au frontispice de l'hôpital où les passants s'arrêtent pour le déchiffrer. Deux caractères sculptés en sont le titre: "Charité." Suit la légende:

"L'infortunée province du Su-Tchuen a subi bien souvent le fléau de la guerre. Cette année, aux jours d'automne, la bataille a fait rage jusqu'aux portes de la capitale. Nos soldats, insoucians de la mort, se sont précipités au-devant des glaives et de la mitraille et ont tout fait, malgré l'inclémence du temps pour refouler un terrible adversaire. La victoire, certes, fut complète, mais combien sont tombés misérablement blessés et mutilés! Notre hôpital militaire ne put suffire à les recueillir tous.

"Grâce aux liens d'amitié et de grande charité qui unissent nos pays, nous eûmes le bonheur d'obtenir, pour nos blessés, une large hospitalité à l'Hôpital Français, où l'on compta pour rien fatigues et dépenses de toute sorte. Les

soldats de notre armée qui ont reçu de telles marques d'affection sont vraiment confus de ne pouvoir dignement manifester leur reconnaissance. Du moins, ils veulent humblement perpétuer un éloge tout à la gloire de cet hôpital. Puisse ce témoignage demeurer à jamais !”

Sans vouloir attribuer à ce témoignage de reconnaissance une plus grande signification que celle qui lui convient, n'est-il pas vrai cependant que choisir le jour de Noël pour cette démonstration bienveillante et jouer nos airs nationaux, est un fait qui suppose, avec la gratitude, une certaine connaissance de l'Eglise et de la France.

* * *

L'Eglise connaît donc en Chine une ère de tolérance et de liberté très propice, à l'heure actuelle, à la diffusion de l'Évangile.

Sans doute, il reste encore une vieille Chine dont la sympathie n'ira jamais à ce qui est nouveau : vieux mandarins, dignitaires ou lettrés dépossédés, figés dans le culte de Confucius et subissant un état de choses dont ils ont seulement à souffrir. Et il y a aussi la classe des étudiants, gent turbulente, orgueilleuse, indisciplinée, jalouse de l'étranger. La caste militaire non plus n'est pas très engageante pour l'apostolat : le mode de recrutement est loin de nécessiter un brevet de moralité... élément trop instable de gens embrigadés par nécessité de vivre, mais où, cependant, le petit nombre des chrétiens garde ses convictions et peut librement en jouir. Ne parlons pas de la gent ouvrière et commerçante trop besogneuse et affairée.

Mais, ces réserves faites de certaines classes de la société

moins inclinées à accepter la Bonne Nouvelle, et l'expérience a montré parfois cependant même dans ces milieux de bien consolants résultats, il reste donc la grande masse du peuple, gens de la campagne; voilà où l'Évangile pourrait faire merveille. Et n'est-ce pas à la multitude que nous envoie l'ordre du Maître: *Misereor super turbam*. Jamais, plus qu'en ces temps de trouble, l'on ne trouvera pareille occasion d'avoir pitié de la foule. Pauvres gens malheureux, exploités du plus fort, souffrant vexations et injustices, cherchant une consolation, un appui, confiants dans le missionnaire et prêts dans certaines régions à se convertir en masse. Est-il donc si rare de voir des centaines de familles supprimer les tablettes des ancêtres pour les remplacer par le nom du vrai Dieu? Et ce serait là, si les ouvriers suffisaient à la tâche, l'abondante moisson dans le champ du Père! *Operarii pauci!* Et des régions entières seraient maintenant de magnifiques chrétientés si les moissonneurs n'avaient fait défaut!

Elle est donc la Chine, à l'heure actuelle, ce grand corps malade et paralytique étendu sur la margelle de la piscine de Siloë. *Hominem non habeo!* Personne pour la plonger et la vivifier dans les eaux salutaires! Et c'est ainsi qu'elle meurt! Dans cette Mission de Tchentou, pour le même intervalle de temps où trois nouveaux ouvriers apostoliques sont venus de France, douze ont succombé à la tâche. Tâche écrasante en vérité! Que sera-ce donc dans dix ans? Cruelle énigme!

* * *

Tenir! Ce fut le grand mot de la grande guerre.. Et sous les rafales de mort, les " poilus " surent " tenir "; ils

purent " tenir ", car toujours au coeur, ils eurent l'espérance qu'eux-mêmes sacrifiés, disparus, d'autres prendraient leur rang et " tiendraient " jusqu'à l'aube de la Victoire.

Tenir! C'est aussi le mot des paladins de l'apostolat. Tenir! Car il n'est pas possible que la France relevée au XXe siècle pour être dans le monde le champion du droit ne le reste aussi des Gestes de Dieu.

Tenir! Car il n'est pas possible que de toute cette jeunesse française trempée du baptême de feu, d'héroïsme et de foi ne lève une légion d'apôtres, de héros, de martyrs.

Tenir! Car la France n'est point égoïste et saura partager ses trésors.

Et ne serait-ce pas sous l'inspiration de cette grande espérance que, dans une récente encyclique adressée au monde catholique, le successeur de Pierre répétait avec confiance l'ordre du Maître: *Duc in altum?* Prenez au large, avancez en pleine mer et jetez les filets. La pêche est fructueuse loin du bord. Laissez la terre et voguez au grand large.

Sur la parole de Jésus, *quand les apôtres eurent jeté le filet, ils prirent une telle quantité de poissons que le filet rompait. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque de venir à leur aide.*

AFRIQUE

Nouvelle église du Sacré-Cœur

A MADAGASCAR

Lettre du R. P. HENRI RAVAILLE, S. J.
missionnaire à Namehana, vicariat apostolique
de Tananarive

 'EST une grande joie pour le missionnaire de pouvoir pénétrer dans une région non encore évangélisée. En général, les entrées sont bien gardées, l'hérésie veille. Il faudrait trouver un homme, une famille qui nous introduise dans le pays. Et le plus souvent, on n'a personne : *hominem non habeo*.

La Providence m'avait réservé cette consolation de pousser une pointe au nord de mon district de Namehana, dans une région où notre sainte religion n'était guère connue. Un jour, un certain Rakoto, que j'avais marié avec une chrétienne d'Ambohimanga, vint me trouver. Il voulait, disait-il, fonder une église dans le nord où il était allé chercher fortune avec sa femme. Ce n'était pas la foi qui le poussait : il était passé des protestants aux catholiques à l'occasion de son mariage ; il n'était pas baptisé, et ne connaissait ni la bible ni le catéchisme. Mais sa femme qui

voulait prier le pressait de fonder là-bas une église. Rakoto s'était mis en campagne pour recruter des adhérents. C'était une bonne âme; la douceur de son caractère le faisait aimer de tous; en outre, il était grand parieur " un fusil à parole ", disent les Malgaches. Rakoto fit de nombreux prosélytes.

Par ailleurs, les habitants se souvenaient qu'il y avait eu, au temps malgache, une petite église dans cette région. Mais l'évangélisation en était à ses débuts, la foi manquait, le missionnaire venait rarement. La petite église croula, dit-on, sous l'influence combinée de l'incurie des fidèles et du travail des boeufs et des pourceaux qui étaient les seuls à la fréquenter.

Malgré tout, quelques familles du pays regrettaient leur église, et n'allaient pas volontiers au temple protestant. Certains même avouaient qu'ils n'y étaient allés qu'une fois, et n'y avaient pas remis les pieds depuis vingt ans. Parmi eux se trouvaient des gens intelligents qui prirent l'affaire à coeur. On fit les démarches nécessaires et l'autorisation a été obtenue d'ouvrir au culte public une église à Manarintsandry.

Tous les adhérents se sont accordés sur le choix de cette localité comme endroit central, entouré de nombreux villages. La région est toute protestante; l'église la plus rapprochée est à vingt kilomètres. Mais les gens du pays sont simples et ne paraissent avoir aucune préférence pour le protestantisme. Déjà d'autres villages plus éloignés, apprenant qu'on va bâtir une jolie église, font dire au missionnaire qu'ils désirent fonder chez eux un poste catholique. La nouvelle église, qui sera dédiée au Sacré-Coeur, ne sera donc qu'un gîte d'étape d'où le missionnaire partira pour de nouvelles expéditions.

• • •

De ma vie, je n'ai vu gens plus heureux que ceux de Manarintsandry. Personne ne se met au travail avant onze heures ou midi. Dernièrement j'étais chez eux pour leur faire faire des briques. Il fut entendu qu'on commencerait de bonne heure. En effet, on arriva assez matin pour entendre la messe; mais il faisait un peu froid; on ne commença le travail qu'à midi et demi. La matinée se passe à déjeuner et à causer. Entre eux, il y a entente et amitié parfaite; on dirait que la jalousie et les rivalités n'ont pas encore pénétré dans leur pays. Le vol aussi est inconnu. La nuit, on laisse dehors animaux et instruments de travail; le riz reste des mois sur l'aire à la saison sèche; on n'a jamais entendu dire que rien n'ait été volé. Les rizières, avec peu de travail, produisent en abondance; les grands troupeaux de boeufs paissent en liberté dans ces espaces désertiques; les gens ne connaissent pas les soucis cuisants qui tourmentent les autres mortels. C'est un peuple heureux. Quand la foi aura pénétré ces âmes simples, ce sera un peuple bien chrétien.

La construction de l'église n'a pu être terminée l'année dernière; le renchérissement de tout, principalement des salaires, va tripler le devis. Je prie les personnes dévouées au Sacré-Coeur et à l'évangélisation des Malgaches, de se souvenir de l'église de Manarintsandry et de mon gîte d'étape pour l'évangélisation du nord.

OCÉANIE

DRAMATIQUE NAUFRAGE

AUX ILES FIDJI

**Lettre du R. P. SOUBEYRAN, missionnaire mariste
aux Iles Fidji, au R. P. Gonnet, procureur
du vicariat**

Malawai (île de Gau), 15 octobre 1920.

Un malheur vient de m'arriver. A mon retour du Lau, j'ai fait naufrage. Dans la nuit du 12 au 13 courant, vers minuit et demi, le bateau fut jeté sur les récifs de Gau la vague le fit chavirer. Pas de mort à déplorer, mais le bateau est très endommagé, sauf la machine que j'espère sauver. Il y a eu dans l'accident trois blessés.

Voici comment la chose est arrivée. Le temps n'était guère rassurant ; mais le capitaine m'affirma qu'on pouvait partir quand même, qu'on avait vent et vague arrière

Dans la nuit, le vent se leva, accompagné d'une pluie abondante. La nuit, le vent augmenta de violence ; nuit sombre, éclairée seulement par l'écume des vagues. Vers 10 heures, le ciel paraissait rouge, on eût dit l'approche d'une tempête ; cependant le baromètre n'était pas descendu.

Comme la violence du vent augmentait encore, le capitaine fit baisser le *jib* (foc), ne gardant que le *stay sail* (second foc) et la grande voile à laquelle on ajouta un second ris. On voguait au milieu de vagues épouvantables qui faisaient apparaître la mer toute blanche d'écume. Pour comble de malheur, la machine s'arrêta. Dans ces conditions, le bateau dériva du chemin tracé, d'autant que le vent vint à tourner du sud-est au sud.

Un peu après minuit, étendu dans la cabine, mais ne dormant pas, j'entends le capitaine qui crie : " Voilà le récif. "

Le bateau était à ce moment à une distance de 4 ou 5 brasses du rocher.

Le capitaine et les trois hommes qui étaient avec lui sur le pont manœuvrèrent pour éviter le choc. Mais la voile étant trop réduite, et la machine ne marchant pas, ce fut en vain. Une première vague nous fit buter par l'avant, une seconde par le flanc, et une troisième très forte, renversa le bateau sur le récif.

* * *

Tout cela se produisit en moins d'une minute. Quand j'entendis le cri du capitaine, je me levai immédiatement ; au moment où j'allais sortir, le bateau chavirait. Je crus d'abord que nous enfoncions, d'autant que l'eau arrivait en abondance, et je fis un acte de contrition rapide. Mais au bout d'un moment, je vis que l'eau restait au niveau ; le bateau renversé était simplement frappé à coups redoublés par la vague et poussé lentement sur l'écueil.

Il y avait avec moi dans l'intérieur de l'embarcation quatre *boys* (garçons), dont un Indien catholique que j'ai

recu
blen
dire
d'av
lour
N
vant
le r
temp
ente
que
fit
D
j'exc
l'abs
n'arr
confe
mém
Ce
ma m
la m
pour
sauve
pierr
mém
coté s
son. J
qu'il
quatr

recueilli dans mon district du Lau. Eux dormaient paisiblement quand l'accident arriva. Je les appelai. Tous répondirent à l'appel, tous indemnes, sauf un qui se plaignait d'avoir la jambe cassée par la chute de quelque chose de lourd.

Nous étions enfermés dans une véritable prison, ne pouvant nous rendre compte comment le bateau reposait sur le récif, ne sachant pas où nous étions. De temps en temps, le bateau heurté par de grosses lames, faisait entendre de sinistres craquements. Je craignais surtout que quelque vague, le poussant sur le bord du récif, lui fit faire le plongeon.

Dans notre anxiété, nous eûmes recours à la prière ; j'excitai mes hommes à la contrition, et leur donnai à tous l'absolution ; puis, voyant que le danger que je redoutais n'arrivait pas, je les entendis chacun en particulier en confession, dans un coin de notre prison. Je m'excitai moi-même longuement au repentir et me préparai à la mort.

Cette nuit restera certainement longtemps gravée dans ma mémoire ; je n'ai jamais fait de meilleure méditation sur la mort. De temps en temps, nous interrompions la prière pour nous concerter sur les moyens à prendre pour nous sauver. Il me vint d'abord à l'idée de nous ouvrir à coups de pierres, une issue dans la coque du navire ; mais la vague elle-même, en poussant le bateau toujours renversé, en souleva un côté sur une grosse pierre, et nous pûmes sortir de notre prison. Je fis grimper mon ingénieur, Iosefo, sur la coque pour qu'il puisse observer la position du bateau, et appeler les quatre compagnons qui étaient absents ; je les croyais perdus.

* * *

Il cria pendant longtemps. Vers les cinq heures, il revint vers nous, et nous dit qu'une lumière apparaissait au loin.

A ce moment il était temps de sortir du bateau ; l'eau montant toujours nous arrivait à la poitrine. L'ingénieur m'aida à plonger, à passer sous les rebords du bateau et à grimper sur la coque. Il alla ensuite prendre le *boy* qui disait avoir la jambe cassée. Peu à peu la lumière se rapprochait ; enfin on distingua un bateau plat qui nous était amené par deux Fidjiens. Nous apprîmes alors que nous avions fait naufrage sur le récif de Gau, en face du village d'où je vous écris cette lettre.

Que s'était-il passé depuis le moment où le navire fut renversé ? Les quatre qui étaient sur le pont avaient été projetés avec violence par la vague sur le récif, ainsi que la petite embarcation du bateau. Deux d'entre eux furent blessés de cette façon, le capitaine et un autre, et tous les quatre furent plus ou moins meurtris. Croyant que moi et mes jeunes gens étions morts ils se précipitèrent sur la petite embarcation de secours. Après un long temps ils arrivèrent sans rames, à une petite île et c'est là qu'ils entendirent les appels de mon ingénieur. Ils en conclurent que l'un d'entre nous vivait ; ils répondirent aux appels, en criant que la terre était proche. Ces cris furent entendus du village voisin. Ils racontèrent aux gens venus à leur secours ce qui était arrivé et que j'étais moi-même mort avec mes jeunes gens, qu'un seul survivait dont ils avaient entendu les appels. C'est alors qu'un bateau plat nous fut envoyé pour porter secours au survivant. Il commençait à faire jour quand nous arrivâmes au village.

* * *

C'est une grande perte matérielle ! Ma chère embarcation ! C'était un beau bateau, solide, et qui tenait bien la mer. La coque est sérieusement endommagée d'un côté. On travaille à sauver ce qui reste. Et ce n'est pas facile. Il est échoué sur un endroit pierreux, où l'on a, à marée basse, de l'eau jusqu'à la ceinture et qui est traversé par de très forts courants.

On a réussi, au moyen de bambous à le faire flotter ; mais tant qu'il n'est pas à terre, je reste très inquiet ; je voudrais au moins sauver la machine !

* * *

Le R. P. Gonnet, en nous transmettant la lettre qu'on vient de lire, nous écrit :

Levuka, 21 octobre 1920.

Le Frère Casimir, qui se trouve ici actuellement, et moi, en lisant cette lettre, que nous apportait le chef indigène du district où le Père a fait naufrage, pouvions à peine retenir nos larmes. Il était 8 heures et demie du soir. Je passai une partie de la nuit à chercher un bateau. Un de nos bons catholiques avait heureusement son petit voilier à machine tout près. De bonne heure, le lendemain, je fis provision de nourriture et d'habits, et sans avoir même demandé l'avis de mes supérieurs, je partis pour la scène du naufrage, à environ 50 milles d'ici. Une mer houleuse avec vents contraires nous empêcha d'arriver le jour même. Mais de grand matin, le lendemain nous repartions, et à 7 heures du matin nous étions à Malawai. Je descendis de suite sur le rivage. Le pauvre naufragé se présenta. En le voyant je ne

sus quel sentiment allait prédominer en moi, et si j'allais pleurer à chaudes larmes ou éclater de rire. Le pauvre Père sans chapeau ni bas, affublé d'un pantalon usé et d'une vieille veste empruntés aux indigènes, avec, comme chaussures une vieille paire d'espadrilles archi-usées, et une figure pâle et amaigrie, me rappela l'ancien scène de Mgr Bataillon, avec ses habits en haillons à l'arrivée du navire qui venait enfin le visiter à Wallis. Je pus néanmoins maîtriser mes sentiments intérieurs, emmenai de suite le cher Père à mon bateau, et après lui avoir fait prendre un peu de nourriture on le transforma en missionnaire avec une de mes vieilles soutanes. Après avoir récompensé les indigènes qui s'étaient montrés bien dévoués pour les naufragés, et avoir promis de revenir dans quelques jours, nous faisons voile pour Levuka, où nous arrivions avant la nuit.

* * *

L'ingénieur Iosefo, un Fidjien, qui a héroïquement aidé au sauvetage du Père et de ceux qui furent emprisonnés sous le bateau, mérite beaucoup de reconnaissance, et nous ne désespérons pas de lui voir décerner une médaille pour son acte de bravoure. Il est resté momentanément à l'endroit du naufrage pour prendre soin de la machine et de ce qui a pu être sauvé du bateau.

I
pr
M
po
na
vi
vil
tr
du
Lé
ca

AFRIQUE

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE MATADI

La journée d'un missionnaire

AU CONGO BELGE

Lettre du R. P. DELWART, rédemptoriste,
missionnaire à Matadi

LES grands et périlleux voyages dans la brousse congolaise sont le partage des missionnaires de notre préfecture ; plusieurs les ont déjà racontés aux lecteurs des *Missions catholiques*, et avec beaucoup d'originalité. L'apostolat urbain est moins connu ; je vais vous en parler et narrer simplement la journée d'un quasi curé et de son vicaire à Matadi.

Pour vous orienter : Matadi " les pierres " est la deuxième ville du Congo en remontant le fleuve, à plus de 80 kilomètres de la mer, c'est le port de la colonie, et le point initial du chemin de fer qui permet de se rendre en deux jours à Léopoldville, distance qui, autrefois, exigeait 30 jours de caravane. Matadi possède 3,000 âmes ; on y voit, hélas,

trois temples protestants (anglais, suédois, américains), mais aussi une coquette chapelle catholique, visitée chaque dimanche par plus de 1,200 fidèles.

Notre ministère en cette ville congolaise se rapproche du ministère paroissial d'Europe, et, soit dit en passant, beaucoup de prêtres de la mère-patrie se sentiraient émus à la vue de la ferveur chrétienne de notre petite paroisse. Le dimanche, aux messes matinales, la chapelle est bondée (près de 500 personnes); la messe de huit heures pour Messieurs les Européens pratiquants et les Noirs lettrés (qui assistent à l'instruction française) et le salut de l'après-dîner réunissent 400 personnes. La semaine, il y a messe à 5.15 heures pour les travailleurs et messe à 6.15 heures; nous y comptons facilement 250 personnes dont le recueillement est facilement entretenu par la récitation des prières du matin, du chapelet, des actes pour la sainte communion et par le chant d'un cantique. La fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie est consolante: nous comptons plus de 32,000 communions annuellement.

Après la sainte messe, catéchisme pour les femmes et les enfants; ils sont divisés en deux groupes, selon qu'ils appartiennent au Bas ou au Haut-Congo, et deux instructions sont données, l'une en langue fiote et l'autre en lingala. Le catéchiste noir fait réciter à haute voix; le Père donne ensuite l'explication durant un quart d'heure. Un second catéchisme réunit, de 11½ h. à 12½ h., les hommes païens travailleurs ou soldats qui se préparent au saint baptême. De 2 heures 30 à 3 heures 30, c'est le tour des *boys* ou domestiques des Européens.

Quelle persévérance, que de sacrifices volontairement

acceptés exigent les deux années de catéchuménat ! Mais le bonheur d'apprendre à prier d'assister aux belles cérémonies du culte, de se voir aimés du prêtre, la grâce de Dieu surtout, entretiennent l'enthousiasme des catéchumènes jusqu'au jour tant désiré où ils pourront se dire chrétiens-catholiques. Chaque année nous donne le bonheur de compter à Matadi une centaine de néophytes.

* * *

De 8 heures moins un quart à 9 heures environ, classe pour enfants ; on leur inculque les premières notions de lecture, d'écriture et de calcul ; les plus intelligents arrivent à saisir les quatre opérations et s'essayent à la langue française. Fauté de ressources, nous ne pouvons oser davantage, car l'entretien de nos deux catéchistes-instituteurs exige déjà 500 fr. annuellement, et pour avoir des maîtres plus érudits et pouvoir leur donner un traitement équivalent à celui des lettrés employés par l'administration ou par les sociétés commerciales, il nous faudrait 5,000 fr. par an !

* * *

Neuf heures sonnent, le missionnaire monte sur son poney et le voilà parti pour visiter des malades. Il y a deux hôpitaux à Matadi, celui de l'État et celui de la Compagnie des Chemins de fer ; ils recueillent une soixantaine de malades. Les " fils de Cham " portent en eux le germe de bien des maladies ; vous rencontrez là toutes les contagions européennes et les épidémies des pays chauds.

Sortis des salles de l'hôpital, entrez au lazaret. L'odeur désagréable qui se dégage des corps souffrant du sommeil,

de la dysenterie, de l'éléphantiasis du béribéri,... vous soulèvera peut-être le cœur ; mais prenez courage, car ici vous toucherez du doigt la miséricorde divine. Penchez-vous vers un de ces membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ, inclinez-vous sur un de ces malades qui n'a plus que quelques heures à vivre, et s'il est encore païen, instruisez-le doucement en lui montrant le crucifix.

“ Ecoute, mon fils, et apprends le chemin du ciel ! ” et vous lui inculquez doucement les principales vérités. Puis vous ajouterez : “ Mon cher enfant, pour aller en paradis, tu dois croire en Dieu, tu dois l'aimer de tout cœur, tu dois t'unir à la sainte Eglise catholique, tu dois pleurer tes mauvaises actions, tu dois recevoir le baptême, sacrement divin qui efface les péchés, nous rend enfants de Dieu et héritiers du ciel ? ”

Auprès de ces malades, vous verrez combien le Rédempteur est miséricordieux pour les pauvres noirs moins doués que nous, avec quelle douceur attirante il ouvre les bras pour les recevoir ! En moins de six ans j'ai pu administrer le saint viatique et l'extrême-onction à plus de cinq cents mourants. Ah ! combien les fatigues du ministère auprès des pauvres Congolais sous le poids d'une chaleur si accablante sont vite oubliées lorsque Dieu nous donne de sauver ainsi les âmes pour lesquelles il a répandu tout son sang !

* * *

Il est onze heures, de retour à la mission, l'occupation ne manquera pas jusqu'à 3.30 heures. Puis le missionnaire consacre quelques temps au recueillement de la lecture spi-

ritue
du bi
ployé
de no
visite
ferve
que j
tous l
Et
journ
prière
de no

Voi
en Be
auprè
famill
Oui j
Sainte
par la
pour p
J'ai
à vos

rituelle, de la visite au Saint-Sacrement et de la récitation du bréviaire; et les dernières heures de la journée seront employées à recevoir les indigènes qui viennent lui soumettre de nombreuses difficultés, à les entendre en confession et à visiter un des quatre hameaux de la cité pour encourager les fervents, rechercher les brebis perdues, améliorer, autant que possible, des situations malheureuses, et inculquer à tous l'amour du divin roi.

Et à 7 heures du soir, comme au commencement de la journée, il trouvera, dans la méditation, l'examen et la prière, son Dieu et sa douce mère Marie, qui lui donneront de nouvelles forces et un plus grand zèle pour le lendemain.

• • •

Voilà, chers lecteurs, une de mes journées à Matadi. Rentré en Belgique après 8 ans d'Afrique, je retournerai bientôt auprès de mes chers noirs. J'espère consacrer plus de familles encore au Sacré-Cœur, " il faut qu'il règne ". Oui je lui gagnerai des cœurs par l'Archiconfrérie de la Sainte-Famille, si chère aux fils de saint Alphonse de Liguori, par la Congrégation de la sainte Vierge et les patronages pour protéger et sanctifier la jeunesse.

J'ai confiance en Dieu, mais je recommande mes œuvres à vos bonnes prières.

AFRIQUE

MADAGASCAR

LES ŒUVRES DES FILLES DE LA CHARITÉ
A VOHIPENO

Lettre d'une Sœur de Saint-Vincent-de-Paul,
missionnaire à Vohipeno

 NTRE toutes les œuvres que nous cherchons à développer, dans notre Mission, celle qui nous tient le plus au cœur est la formation des jeunes garçons. Ces enfants vont à l'école du gouvernement, où il n'est pas question du bon Dieu ; ce n'est que par l'appât des récompenses que nous pouvons les avoir une demi-heure par jour pour le catéchisme, encore quand on réussit à les attirer!... Une personne charitable nous aide à faire construire une case qui servira à les réunir; le Père ayant trop de travail pour pouvoir suivre ces enfants, une Fille de la Charité donne son faible concours à leur instruction, en attendant les ressources qui nous permettront d'avoir une école, ce qui est indispensable si l'on veut établir dans les âmes une foi solide.

Vol
une n
en ap
pensa
super
des p.
Les
l'espo
garçon
organ
musiq
fonds
avec t
dresse
les je
naire
par la
est un
Qua

Nor
tant e
à l'écc
région
leurs é
etc.; t
qui ce
abjura
mécon
ferven

Vohipeno est très étendu, et la Mission comprend encore une multitude de villages où deux Pères exercent leur zèle en appelant de tous leurs vœux l'aide de catéchistes indispensables à la civilisation d'un pauvre peuple imbu de superstitions païennes et travaillé puissamment par l'or des protestants.

Les enfants sont très nombreux et c'est sur eux que repose l'espoir de la Mission. Une fois construite, la case pour les garçons, on voudrait, pour attirer les grands au patronage, organiser une petite fanfare, le Malgache est friand de musique. Pour cela, comme pour les jeux, il n'y a aucun fonds et cependant la Providence semble vouloir regarder avec tendresse ce petit champ de Mission. Oui, avec tendresse, puisque Dieu s'est choisi deux futurs prêtres parmi les jeunes gens de Vohipeno. Le premier étudie au Séminaire des RR. PP. Jésuites, à Tananarive; sa pension, payée par la Mission, se trouve au jour le jour. Notre séminariste est un très bon élève, il doit revêtir la soutane en octobre.

Quant au deuxième, voici son histoire :

* * *

Norbert est son nom. Fils d'un chef malgache protestant et protestant lui-même, il fut mis de très bonne heure à l'école du gouvernement qui envoie les bons élèves de la région à Farafangana, puis à Tananarive pour y achever leurs études et s'y préparer à devenir instituteurs, docteurs, etc.; tout leur entretien est aux frais du gouvernement, à qui ces enfants appartiennent en quelque sorte. Norbert abjura le protestantisme il y a quelques années, malgré le mécontentement de sa famille, et devint un chrétien très fervent. Poursuivi par le désir de devenir prêtre, il ne

savait que faire : son père ne voudrait pas entendre parler de le racheter en remboursant au gouvernement les dépenses faites jusqu'à ce moment pour ses études, et alors?... Pris d'ennui, il essaya de se faire passer pour un faible d'esprit, afin d'être renvoyé; mais le bon Dieu, qui voulait pour lui une sortie plus honorable, permit que la ruse ne réussit pas. Encouragé par les Pères, il se remit au travail avec ardeur et, en octobre dernier, il sortait un des premiers du concours d'admission à l'école supérieure de Tananarive.

Revenu à Vohipeno pour quelques jours de vacances, notre jeune homme va trouver le Père et le supplie d'intervenir pour son rachat. Une telle dépense est impossible; il n'y a qu'à bien prier! Sur ce, Norbert reçoit l'ordre de se rendre immédiatement à Tananarive. Arrivé auprès du Directeur, il le supplie de lui accorder un délai de quelques jours. Le jeune homme se présente alors au Supérieur du Séminaire disant que le missionnaire de Vohipeno enverrait l'argent et fournirait les renseignements nécessaires. Au bout de quelques jours, le Supérieur, ne recevant rien, envoya un télégramme à Vohipeno demandant s'il fallait renvoyer le pauvre garçon; juste à ce moment, une personne charitable intervint, remit 500 francs pour le rachat et promit de payer la pension. Jugez du bonheur de tous.

• • •

Ah! si l'on pouvait s'occuper davantage de ces enfants, les vocations seraient nombreuses; nous recruterions aussi de bons catéchistes, mais il faudrait encore au moins 100 francs par an pour les envoyer à l'école des catéchistes des Pères Jésuites. Que nous voudrions, selon les désirs du Souverain Pontife, travailler à la création d'un bon clergé indigène!

L'ÉC

Lettre c
Mis

M

tout pro
son clim
verdoyan
Le pay
habitant
qui ento
de renc
dialité e
leurs fé

Au Ja
puis plu
et une l
l'occasio

ASIE

L'ÉGLISE ET LA FRANCE AU JAPON

Lettre de M. MARC BONNECASE SAINT-JEAN, des
Missions étrangères de Paris, missionnaire
du diocèse de Nagasaki

MIASAKI est une agréable ville de 30,000 âmes environ, située à l'extrême sud-est du Japon, tout proche de la mer ; elle est réputée pour la douceur de son climat : en ce mois de décembre, le paysage y est verdoyant et les fleurs s'y épanouissent encore.

Le pays, à n'en pas douter, communique ses charmes aux habitants ; c'est peut-être aussi la sympathie universelle qui entoure le Père Joly qui me vaut, à moi, nouveau venu, de rencontrer tant de visages souriants empreints de cordialité et d'être déjà comme un des leurs, un peu de toutes leurs fêtes.

Au Japon depuis un quart de siècle, le Père Joly est, depuis plus de 23 ans, à Miyasaki : il y a élevé une résidence et une belle église, très appréciée des païens eux-mêmes. A l'occasion de ses noces d'argent sacerdotales, chrétiens et

païens ont voulu lui témoigner que son séjour au milieu d'eux n'a pas été vain.

• • •

Ce furent d'abord les chrétiens qui fêtèrent leur Père. Après la cérémonie religieuse ils se réunirent autour de lui en de fraternelles agapes... à la japonaise : des nattes furent tendues à terre ; tous les convives s'assirent sur les talons, et chacun, muni, en guise de cuiller et de fourchette, de deux bâtonnets, puisait çà et là, selon les caprices, dans une multitude de plats minuscules, déposés devant lui sur un plateau. Le repas se termina par de vibrants *Banzai !* " qu'il vive ! "

Je suis encore sous le charme de la simplicité et de la cordialité de cette belle fête de famille.

• • •

Les païens voulurent eux aussi avoir leur fête. Peu au courant de ce que sont des noces d'argent sacerdotales, ils célébrèrent le vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée du Père au Japon. C'est pour cette cérémonie qu'un soir de fin de novembre se réunirent, dans une vaste salle de la bibliothèque départementale, un certain nombre de notabilités : banquiers, avocats, médecins, directeurs d'écoles, directeurs de journaux, sous la présidence de M. Otomo, directeur des Postes et Télégraphes, descendant direct de l'ancien roi catholique du Bungo, un des quatre rois qui envoyèrent la première ambassade à Rome, sous le pontificat de Grégoire XIII.

Pour fêter la France et son missionnaire, l'organisateur

de
cell
con
bell
nou
bier
E
Jap
M.
çon
"
Pèr
l'Eq
l'hu
je r
ver
d'u
Pèr
I
exe
ran
fon
pag
l
en
sur
raj
de
est
rai

de la fête avait voulu allier les manières européennes à celles de son pays, et cette fois ce fut sur une belle table confortablement dressée, devant les convives assis sur de belles et bonnes chaises que fut servi le repas japonais. Pour nous Français, les talons et les genoux s'en trouvèrent fort bien et l'estomac n'eut pas à se plaindre.

En France les toasts se portent à la fin du repas ; au Japon, dès le début. Aussi, les convives à peine attablés M. Yendo, fondateur de l'École normale et du Lycée de garçons de Miyasaki, prend la parole :

“ Tous les gens de cœur, dit-il, doivent leur estime au Père Joly ; depuis 25 ans il travaille non seulement pour l'Eglise catholique, mais aussi pour le Japon, la France et l'humanité... Il y a beaucoup de religions dans le monde, je ne sais encore au juste laquelle est la vraie, mais si la vertu et le bon exemple sont de bons arguments en faveur d'une doctrine, nous trouvons ces arguments dans la vie du Père... ”

L'orateur affirme ensuite l'action profonde que le Père exerce sur leurs esprits, et attribue son influence conquérante à la noblesse de son cœur et à sa chaude affabilité, qui font que tous ceux qui le fréquentent trouvent en sa compagnie agrément et profit.

Le bon Père Joly remercie l'orateur et l'assemblée tout entière de cette manifestation de sympathie. Puis, M. Tsutsumi, oncle de l'ancien ambassadeur du Japon en Autriche, rappelle sa vieille amitié avec le Père : “ Comment suis-je devenu intime avec lui ? demande-t-il, serait-ce parce qu'il est homme de religion ? Ce n'est certainement pas l'unique raison, ce n'est peut-être pas la principale ; mais sa religion

a, évidemment, du bon, et le fait est que le Père a eu pour moi des attentions délicates auxquelles je n'aurais pu m'attendre même de la part de ma parenté. ”

A son tour, le directeur et rédacteur en chef du journal *le Nisshu*, ancien élève de français du Père loue surtout le savant auprès de qui, sur toutes sortes de questions, il a trouvé de lumineux éclaircissements ; il ajoute en finissant :

“ Il est bien entendu que si jamais il est question d'un changement de poste pour le Père, nous ne le laisserons pas partir. ”

Les orateurs se succèdent sans interruption et se sentant bien à leur aise se laissent aller à raconter leurs impressions personnelles. L'un d'eux rapporte que le Père lui avait donné autrefois l'impression d'être très vif.

“ Ce n'est pas la peine de venir me faire perdre mon temps si vous ne travaillez pas mieux ”, s'était-il entendu dire. Il ajoute d'ailleurs immédiatement : “ J'admire à quel point un homme vif, tel que j'ai connu le Père autrefois, est devenu, grâce sans doute à la discipline religieuse, un homme si patient. ”

Un autre orateur renchérit : “ Ce dont vous vous plaignez est bien peu de chose ; pour ma part, le Père a été jusqu'à me menacer de m'interdire l'entrée de la mission si je ne suivais pas mieux ses directions ; il est des gens qui attribuent mon changement de caractère (en mieux, je suppose) à la mort de mon fils, moi je crois que c'est à l'influence du Père qu'il est dû. ”

* * *

Ce simple souvenir de ce qui fut peut-être une imperfection, excite la verve des Japonais et leur goût pour la controverse ; c'est le point de départ d'une discussion pleine de courtoisie.

“ Il serait mieux de ne pas signaler les prétendus défauts du jubilaire ”, dit l'un — “ d'autant plus, ajoute un autre, que les élèves du Père semblent confondre impatience et zèle. ” — “ En tout cas, à supposer que le Père ait été réellement impatient et qu'il soit devenu aujourd'hui aussi doux que vous le dites, continue le directeur de la bibliothèque départementale, ce serait peut-être une raison de vous attrister, laissez-moi vous raconter une petite histoire. Autrefois, il y avait, en Chine, un papa qui corrigeait assiduellement et énergiquement son enfant ; l'enfant devenu grand, le papa frappait moins fort. Or, un jour qu'il n'avait presque pas été frappé, l'enfant se prit à sangloter. “ Mais je ne t'ai pas frappé plus que d'habitude ! Qu'as-tu donc ? ” — “ Non, papa, tu m'as battu, au contraire, bien moins fort que de coutume, et justement je me demande si ce n'est pas parce que tes forces déclinent ; c'est pour cela que je pleure ! ” Au lieu de vous féliciter, Messieurs, de la grande patience dont le Père use maintenant à votre égard, il y aurait peut-être lieu de nous demander si la fatigue et les ans n'en sont pas la cause. ”

“ Non, interrompit vivement le Père, les ans ne me pèsent pas encore, la vérité est que je suis aussi vif, aussi impatient qu'autrefois, ce sont mes élèves qui, accoutumés à moi maintenant et devenus patients par les occasions que je leur ai données d'exercer cette vertu, sont devenus trop bienveillants dans leurs appréciations. ”

M. Otomo, pour faire oublier sans doute qu'il s'était alarmé trop vite, chanta le Père en poésie : " Qu'ils sont grands vos mérites, ô vous qui depuis 25 ans travaillez pour la vérité... "

En poésie encore furent exprimés des sentiments qu'on n'aurait jamais osé soupçonner chez des païens : " Voilà bien des années que vous avez passé les mers pour vous consacrer à l'apostolat ; vous sacrifiez votre vie pour sauver les pécheurs du monde. En vérité, votre cœur est grand et il ressemble au cœur de Dieu ! " Et je vois encore la limpidité du regard et la gravité solennelle du vieillard qui prononçait ces mots : c'était un professeur du lycée des filles, le Père me l'avait signalé comme un fervent bouddhiste ! De tout cœur je lui souhaite de mourir catholique fervent. "

Tous les visages rayonnaient de cordiale sympathie ; et le Père était au milieu d'eux comme dans une réunion d'amis intimes.

" C'est extraordinaire, disais-je, au retour de la fête, que ces hommes restent païens. " — " Il y a des gens pour qui il faut beaucoup prier ", m'a répondu le Père Joly. Sans négliger l'aumône matérielle plus nécessaire aux Missions que jamais, surtout avec le change défavorable et la vie cinq fois plus chère qu'avant la guerre, que tout lecteur des *Annales* sache bien que la prière est le premier des dons.

AFRIQUE

NOS EGLISES

A MADAGASCAR

**Lettre de Mgr de SAUNE, jésuite, vicaire apostolique
de Tananarive**

NOUS avons 365 églises dans notre vicariat. Le nom d'église est peut-être un peu prétentieux pour certains de nos édifices religieux. Il en est de fort simples. Elles se composent de quatre murs, construits avec de la boue, surmontés d'une médiocre charpente, qui porte une toiture à deux versants, faite de longues herbes. A un bout de cette toiture, une modeste croix de bois indique la destination de la construction.

Avec un peu plus d'argent ou un peu plus de bonne volonté chez les chrétiens, on fait des églises en briques crues, ayant soin de garnir avec des briques cuites, les angles et les contours des ouvertures.

Sur la côte, la terre n'est pas argileuse et ne pourrait servir à faire des briques. On emploie le bois. Une seule église est en pierre, c'est, comme il convient, la cathédrale, dont les tours dominant Tananarive.

* * *

Très peu ont un clocher, quarante-deux seulement. Clocher veut dire, en général, une tour où est logée une cloche. Faute de clocher, on suspend la cloche, quand on en a une, à un chevalet en charpente, quelquefois à un arbre.

Nous avons peu de cloches. Là où il n'en existe pas, on se sert d'une coquille marine, dont le son est assez retentissant. Malheureusement, cet instrument sert aussi pour les réunions d'ordre purement civil.

* * *

Si l'on divise nos églises en trois catégories, répondant aux qualificatifs, convenable, passable et médiocre, on peut les répartir ainsi : 80 convenables, 120 passables et 165 médiocres.

Les autels sont généralement en terre. Un de nos Frères, habile menuisier, a fait des autels en bois, d'un style assez joli, pour les églises qui ont pu payer cette dépense.

Les garnitures d'autel, — tabernacle, croix et chandeliers, vases à fleurs, — sont pauvres, à quelques exceptions près. En certains endroits, deux ou quatre chandeliers en mauvais état, de simples bouteilles servant de bouquetier. En témoignage de cette fonction insolite, de leur goulot sortent quelques imitations de fleurs, en mauvais papier. Plusieurs églises, munies par l'œuvre apostolique, présentent des garnitures plus convenables.

J'ai eu souvent le cœur serré par cette pauvreté de nos autels, où cependant le Dieu qui se fait présent et est immolé, est le même que celui des grandes cathédrales

* * *

Cont
Sacren
l'inspec
Des
de réu
se, on
d'agen
Les
conver
bancs
Les
che, s
simple
ques
herber
J'ai
que, i
Ces
desque
dant
De
petit
ville
des d
confe
expli
mons
U
l'har
total

Continuons notre visite. Après une adoration au Saint-Sacrement, s'il y est, — il n'y est pas toujours, — faites l'inspection du mobilier.

Des bancs pour s'asseoir, il n'y en a pas partout. Les jours de réunions, à moins que l'église ne soit tout à fait miséreuse, on étend des nattes malgaches qui servent de siège et d'agenouilloir.

Les églises passables ont quelques bancs. Parmi les convenables, il y en a qui ont un ameublement complet de bancs avec agenouilloir.

Les confessionnaux doubles, avec grille à droite et à gauche, sont rares. En général, à la campagne, on n'a qu'une simple planche, munie d'une grille, ou bien percée de quelques trous ; quelquefois, une cloison légère, formée par des herbes ; quelquefois rien du tout.

J'ai vu des Pères, qui, voulant observer la règle canonique, interposaient entre eux et le pénitent... leur parapluie.

Ces confessionnaux, — quelle que soit leur forme, — avec lesquels on confesse toujours du même côté, gardant pendant des heures la même position, sont très fatigants.

De plus, les confessions se font plus bruyamment. Un petit enfant, habitant la campagne, était venu un jour à la ville et s'était confessé dans un confessionnal double. Le jeu des deux grilles, qui produisaient un bruit sec après chaque confession, l'avait beaucoup intéressé. Rentrant chez lui, il expliquait le système à ses camarades et terminait sa démonstration en disant : "Ça va bien plus vite !"

Un meuble auquel les Malgaches tiennent beaucoup, c'est l'harmonium. Ils aiment tant la musique religieuse ! Le total des harmoniums, dispersés dans nos églises, atteint le

chiffre de 200. Un plaisir à leur faire, c'est es donner
un de ces instruments.

• • •

Les Malgaches catholiques, envoyés en France par la
guerre, ont écrit leur étonnement de voir dans notre pays
si-peu de temples protestants.

Ici les temples protestants abondent.

Dans la seule ville de Tananarive, il n'y a que 6 églises
catholiques ; et d'après une statistique officielle, il y a 39
temples appartenant aux diverses sectes protestantes, 6 au
moins, existant dans l'île. Dans la Province de Tananarive
il y a 285 églises catholiques, mais 676 édifices appartenant
aux divers cultes protestants.

Le nombre total des édifices, 961 dans la Province de
Tananarive, où est surtout la race Hova, montre combien
cette race est accessible à l'idée religieuse. Les missionnaires
trouvent ici une population intelligente, qui n'a pas d'at-
tache à un culte idolâtrique. Leur travail est relativement
facile.

Cependant, il est plus ardu pour les missionnaires catho-
liques, parce que la morale qu'ils enseignent est plus difficile
à pratiquer que la morale des sectes protestantes.

Malgré cela, la religion catholique se développe ; les
demandes d'établissements de nouvelles chrétientés se mul-
tiplient, et cela presque trop, si l'on considère le petit nom-
bre des missionnaires.

• • •

En parcourant du regard les 365 églises de tout le vicariat, je me dis que sauf quelques exceptions, c'est la piété des chrétiens de France et aussi d'autres pays catholiques qui a construit à Notre-Seigneur ces maisons, où il habite, au moins de temps en temps, où il distribue ses grâces aux âmes malgaches. Il connaît ceux qui ont contribué à lui élever ces demeures et à y rendre le culte possible. Il a récompensé, il récompensera ce zèle particulier qui, dans l'Écriture Sainte, s'appelle le " zèle de la maison de Dieu ".

ASIE

L'APOSTOLAT CHEZ LES THÔS

**Lettre de Mgr COTHONAY, dominicain,
préfet apostolique de Lang-Son et Cao-Bang
(Tonkin)**

 N a guillotiné, ce matin, quatre malheureux Thôs, qui, en juin dernier, avaient assassiné six de leurs congénères pour les voler.

Après leur jugement à Hanoï, l'un de ces criminels (ils étaient cinq alors) tomba dans un sombre désespoir et se laissa mourir de faim en prison. Les quatre autres étaient d'une humeur si sombre, qu'ils semblaient bien vouloir l'imiter. Au bout de quelques jours cependant, l'instinct de la conservation prévalut et ils consentirent à s'alimenter.

Mais, dit l'aumônier de la prison, ils étaient tristes et farouches à faire peur. Ce n'est qu'après bien des semaines qu'ils consentirent à l'écouter. Et, une fois que ces infortunés eurent compris qu'il y avait encore pour eux une espérance immortelle au-delà de la mort, ils s'adoucirent et s'apprivoisèrent peu à peu.

Ils apprirent avec grande peine les rudiments de la religion et quelques prières. C'était assez pour que la grâce

divin vint faire son oeuvre et les transformât. Ils cessèrent bientôt de maudire leurs juges et leurs géoliers, leurs fureurs et leurs emportements firent place à la résignation et au calme de l'âme.

Quand le prêtre venait les voir, leurs figures s'éclairaient peu à peu, le sourire y fleurit. Sa bonté les gagna au point qu'ils devinrent comme des enfants, simples et confiants, acceptant l'expiation nécessaire qu'on leur imposait comme une chose juste et raisonnable.

L'idée du Sauveur Jésus mourant sur la croix pour eux et promettant son paradis pour le jour même à un criminel crucifié à ses côtés, leur inspira, comme à tant d'autres dans le même cas, une immense confiance et une douce consolation.

Le goût et l'amour de la prière leur vint assez vite. Ils baisaient souvent le petit crucifix de leur chapelet; ils récitèrent assidûment les prières du Rosaire, presque les seules qu'ils aient pu apprendre. Ce chapelet leur devint un objet très cher. Ils le portaient au cou nuit et jour, ou bien le tenaient dans leurs mains, comme quelque chose de précieux qu'ils caressaient.

Au dernier moment, comme on ne leur permettait pas de le garder au cou, ils se le passèrent au poignet et l'enfoncèrent sous leur manche, afin qu'il les accompagnât dans la mort.

Pendant les six longues heures de voyage de Hanoï à Land-Son, entourés de six gendarmes, ils prièrent presque tout le temps ou bien écoutèrent avec un intérêt et une grande docilité les enseignements et les exhortations du bon Père Dronet qui voulut bien les accompagner.

La nuit qui précéda l'exécution, un seul dormit un peu; les autres prièrent tout le temps.

Le matin, avant le moment tragique, le Père les baptisa, leur fit ses dernières recommandations et les embrassa. Ils étaient bien émus assurément; on entendit quelques sanglots, on vit des larmes couler sur leurs joues; mais ils étaient manifestement plus que résignés; leur calme, leur contentement impressionnaient tout le monde.

Ils se pressaient tous les quatre autour du Père, comme des naufragés sur une épave; ce n'est qu'avec peine qu'on put les en arracher. Alors ils se laissèrent conduire comme des agneaux à la machine fatale, sans résistance, en prononçant une dernière prière.

Un des gendarmes dit au Père, après l'exécution: " Mais c'est une magie que vous avez! Comment avez-vous pu transformer ces brutes à ce point-là? Ma foi, si ce n'était déshonorant, ça vous donnerait envie de mourir comme ces gredins, qui après avoir été des pillards, des assassins sur la terre, trouvent finalement le moyen de voler le paradis. "

* * *

Les Thôs forment probablement la moitié de la population bigarrée qui me fut confiée. Je vous envoie quelques photographies qui vous montreront surtout des sorciers et sorcières de ce peuple étrange.

Ils ne prennent conseil que de leurs devins; ils ne font presque rien sans ces pontifes du diable. Les imprudents! ils se sont laissés ensorceler par le Malin, qui les tient ainsi comme garrotés dans leurs préjugés et leurs vices.

Des missionnaires des Vicariats voisins qui se sont occupés spécialement des Thôs, sont bien découragés. L'un d'eux

me dis
rapport
si souv
ront, a
seraien

Jusq
naissan
les éva
parmi
douzain
persévé
sion ec

Au
passé
nature
Notre-
sion d
toire:

Un
ment

"
mouri

"
pas si
trois;

"
lui-m

me disait : “ Ils sont inconvertissables. ” Je préfère m'en rapporter aux prophéties de David et d'Isaïe qui affirment si souvent que “ toutes ” les nations serviront, magnifieront, adoreront le Seigneur. Pourquoi les pauvres Thôs seraient-ils exclus du banquet de la vie éternelle ?

Jusqu'ici, à cause de notre petit nombre et de notre connaissance imparfaite de leur langue, nous n'avons pas pu les évangéliser sérieusement. Néanmoins, nous avons eu parmi eux quelques conversions encourageantes. La demi-douzaine de Thôs admis dans notre petit séminaire n'ont pas persévéré, il est vrai ; deux cependant servent la Mission comme catéchistes.

* * *

Au mois de mai dernier, au village de Ban-Lim, il s'est passé un fait qui, s'il est vrai, comme il semble l'être, est de nature à nous donner bon courage, puisqu'il prouve que Notre-Seigneur lui-même s'occupe directement de la conversion des Thôs. Je vais vous conter brièvement cette histoire :

Un Thô, catéchumène depuis quelques mois, tomba gravement malade. Un jour, il dit à sa femme :

“ — Appelle le missionnaire pour me baptiser, car je vais mourir dans trois jours.

“ — Que dis-tu ? répondit sa femme interloquée, tu n'es pas si malade. Comment sais-tu que tu vas mourir dans trois jours ?

“ — Je le sais pour certain, dit l'homme ; Jésus-Christ lui-même me l'a dit.

“ — Comment, s'écria la femme, tu aurais vu Jésus-Christ ?

“ — Je l'ai vu six fois et il m'a dit que je mourrai dans trois jours.

“ — Tu as rêvé, mon pauvre homme !

“ — Je n'ai pas pu rêver ; toutes les fois que j'ai vu Jésus-Christ, j'étais parfaitement éveillé.

“ — Comment était-il Jésus-Christ ?

“ — Ah ! il était beau plus que je ne puis dire. Deux personnages l'accompagnaient, qui étaient aussi bien beaux, mais pas autant que lui.

“ — Et que t'a-t-il dit ?

“ — Il m'a dit, il m'a fait voir des choses très belles, très certaines, que je ne puis pas exprimer par des paroles. Il m'a dit en particulier : “ Je viens pour t'apprendre qu'après avoir reçu le grand remède, tu mourras dans trois jours. Ensuite, tu seras toujours avec moi. ”

Le missionnaire, le Père Larmurier, averti, ne trouvant pas son catéchumène si malade qu'il disait, hésitait à le baptiser. Cependant, sur ses instances réitérées, il le baptisa le troisième jour. Il mourut, en effet, ce même jour.

* * *

Pauvres Thôs ! aujourd'hui même je les vois passer sous ma fenêtre par centaines. Dans la journée, il en passera probablement plus d'un millier ; ce sont surtout des jeunes gens et des jeunes filles. Cette interminable procession se dirige vers les grottes de Ky-Lua, à 1,500 mètres d'ici. Chaque année, à cette date, des milliers d'indigènes s'y rendent.

Pourquoi ? Je ne le sais pas au juste ; personne n'a pu me renseigner. On y tire force pétards. Il n'y a aucun service religieux. C'est une cobue qui parle très fort, gesticule, se dispute parfois. Comme elle est allée, elle revient de même au bout de peu de temps, souvent en silence, morne et triste ; d'autres fois en causant avec animation.

Que de fois en voyant ces multitudes de pauvres païens, *oves non habentes pastorem*, je pousse vers Dieu le cri du psalmiste : *Convertantur gentes quae obliviscuntur Deum*, je pleure devant Lui en constatant mon impuissance à arracher tant de malheureux à l'emprise des démons. Je le supplie de me donner plus de prêtres, plus de catéchistes, plus de moyens pour acheter ces âmes immortelles.

La foi nous enseigne que Dieu donne à toutes les âmes ayant eu l'usage de leur raison, les moyens suffisants pour faire leur salut. Cela doit nous suffire. Cependant, nous sommes curieux. Comme nous aimerions savoir quelque chose de ce qui se passe au tréfonds des âmes païennes, surtout à leurs derniers instants, quand se décide leur sort éternel ! Ce demain nous reste fermé.

Dans ce qui nous est connu de l'histoire des âmes, et c'est si peu ! à peine pouvons-nous découvrir quelques indices peu nombreux, pas bien certains, qui nous mettent cependant sur la voie de l'intervention divine et de ses miséricordes.

Dans ma vie déjà longue de missionnaire, j'ai cru saisir plusieurs de ces indices. Je vais vous parler du dernier, que je ne vous donne, du reste, qu'avec la réserve qui convient. Voici le fait.

Au printemps dernier, une épidémie de grippe sévissait dans la province de Lang-Son. Une femme Thô, du village de Thôn-Moï, vint nous conter cette histoire :

“ Il y a une dizaine d'années, un missionnaire donna à mon mari une image représentant trois personnages. Cette image fut collée au mur en face de notre lit. J'ai souvent vu mon mari regarder cette image et faire des inclinations devant elle.

“ Pendant sa dernière maladie spécialement, il était tout le temps tourné de ce côté; il la fixait parfois avec une attention étrange, si bien que je finis par lui demander pourquoi il regardait toujours de ce côté et faisait tant de gestes et de grimaces. Il resta longtemps sans me répondre, tant il était absorbé, mais enfin il me dit :

“ — J'ai vu de bien belles choses !

“ — Qu'as-tu donc vu, demandai-je ?

“ — J'ai vu, descendant d'en haut, des personnages magnifiquement habillés. Qu'ils étaient différents de nous autres !

“ — T'ont-ils parlé? Que t'ont-ils dit?

“ — Ils m'ont fait beaucoup de signes par lesquels j'ai compris beaucoup de choses que je ne puis pas dire. ”

“ Cela dura plusieurs jours, dit la bonne femme, pendant lesquels il semblait être en conversation avec des êtres invisibles pour moi, mais visibles pour lui. Enfin, il mourut tourné du côté de l'image et la regardant toujours fixement. ”

Nous demandâmes à cette femme pourquoi elle n'était pas venue nous avertir avant la mort de son mari. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas pu, étant malade elle-même de la grippe.

* * *

Qu'y a-t-il dans cette histoire? Il peut y avoir beaucoup. Dans ces cas analogues, assez nombreux, nous avons des témoignages sérieux, affirmant que Dieu, dans sa miséricorde, s'est servi d'images saintes ou de statues tombées aux mains des infidèles pour les convertir. Il peut en avoir été ainsi dans le cas présent. La femme qui l'a rapporté, l'a fait d'elle-même, convaincue qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire dans sa maison. Elle paraissait sérieuse et sincère.

N'était-ce qu'une illusion de malade? Peut-être.

Notre-Seigneur a dit qu'il laisse 99 brebis fidèles de son troupeau, pour courir au secours d'une centième égarée. Or, qu'est-ce qui ressemble le plus à la brebis vagabonde que la pauvre âme d'un païen qui va mourir? Et qui douterait que Dieu se penche vers cette pauvre âme au moment de son passage du temps à l'éternité!

AFRIQUE

MISSION DE DAR-ES-SALAAM

HISTOIRE VÉCUE

Lettre du R. P. CLÆRHOUT, des Pères Blancs,
missionnaire à Lituhi

AU commencement du mois de février j'ai visité nos sept chapelles-écoles au nord de la rivière Ruhuhu. Partout l'œuvre du bon Dieu est en progrès et la moisson lève pleine d'espérances, d'autant plus belle que le défrichage du champ a été plus pénible. Pour le moment nous n'y avons que peu de chrétiens, mais les priants et les catéchumènes deviennent de plus en plus nombreux.

A la Pentecôte, j'envoyais 5 catéchistes aux anciennes succursales qu'on n'avait pu occuper auparavant. La population était désireuse de suivre notre sainte religion ; mais le diable n'était pas content et avait rassemblé tous ses suppôts pour empêcher que le règne de Dieu ne s'établisse au milieu de son empire : païens, protestants, chefs indigènes étaient tous unis pour que la Bonne Nouvelle ne fût prêchée.

* * *

L'école de Livua mérite une mention spéciale. Les gens de cette école, les Wamatumba étaient connus autrefois comme de fameux mangeurs d'hommes : la nuit, ils envahissaient un village des alentours, mettaient tout en feu et chassaient les habitants dans d'immenses filets où ils étaient assommés à coups de matraque et percés de lances, tout comme ils chassent encore aujourd'hui les singes.

Si le goût de la chair humaine leur a passé par peur de pendaison, ils conservent néanmoins certaines coutumes païennes. Dès que quelqu'un tombe malade, ses parents et ses voisins le veillent avec grand soin, et aussitôt que le malade ne donne plus signe de vie, ils le lient comme un fagot de bois. Pour exécuter leur triste besogne, ils n'attendent pas que le mort soit devenu raide, car alors il est trop difficile de le lier et il faut employer la hache pour briser les coudes et les genoux. Bien des fois il arrive que le supposé mort, soit épileptique, soit ivrogne, se réveille pendant l'opération et pousse des cris. Sûrement on va le délier ? Pas le moins du monde ! Tous, même ses propres enfants, y voient une preuve irréfutable que c'était un sorcier et qu'il cherche à leur porter malheur : on n'a rien de plus pressé que de lui enfoncer la poitrine ou de l'étrangler ; parfois aussi on enfonce dans la gorge un bâton le plus loin possible ; après quoi on lui bouche les oreilles et les narines, car de petits lions pourraient en sortir : un mort ne revit pas et les lions ne viennent pas autrement en ce monde !

* * *

tyren, avait juré par tous ses dieux et après maint sacrifice que jamais école catholique ne reparaitrait dans son pays. Sous les plus terribles menaces il avait défendu à ses gens de donner logement au catéchiste, de lui vendre de la nourriture et même de lui adresser la parole : hommes, femmes, enfants devaient détourner la tête à son passage. " Si ce catéchiste ne veut pas quitter le pays, il y mourra de faim, à moins qu'il ne soit pris par les fauves. "

Les gens affolés exécutaient à la lettre l'ordre de leur chef, docile aux conseils des hérétiques. Cependant un soir que le lion criait plus fort et plus près que de coutume, une âme de bonne volonté eut pitié du catéchiste :

" — J'ai défense absolue, lui disait-elle, de vous donner asile dans ma maison, mais vous pouvez coucher dans le *kraal* des boeufs. "

Bel endroit, à la vérité, pour dormir, lorsque les bêtes enfoncent elles-mêmes jusqu'au ventre dans la boue et la bouse ! Chaque jour le catéchiste devait aller à deux heures de là mendier un peu de nourriture. Par comble de malheur, tout ce que la mission pouvait faire pour le catéchiste marié et père de deux enfants, c'était de lui donner une roupie par mois.

* * *

Mais revenons à notre école. Le *jumbe*, véritable petit

Chaque jour, Herménégilde revenait avec son chapelet et son catéchisme.

Peu à peu cependant sa foi et ses prières commençaient à porter des fruits : quelques enfants inscrits de force par les protestants venaient à la dérobée écouter les leçons de catéchisme données sous un arbre. Les *teachers* protestants apprenant ce crime énorme vont assouvir leur colère sur deux petites filles qui avaient osé suivre un catéchisme. L'une, âgée d'une dizaine d'années, est rouée de coups ; l'autre, de sept ans environ, après avoir été battue, est pié-

tin
tou
rib
J
que
fau
J
le J
tan
pre
de
Lui
tou
peù
de
mèr
de
terr
dial
bien

T
rêve
Com
chur
fem
tiens
rivar
de r
catéc
Mi
croix
daille
Com

tinée, traînée par terre et enfin jetée dans un ruisseau, le tout assaisonné des plus grossières insultes et des plus terribles menaces, si elles osent recommencer.

Le compagnon de l'archidiacre protestant frappait, quelques jours plus tard, un garçon qui avait commis la même faute.

J'ai pu constater moi-même ce triste état de choses, dans le pays je ne voyais que le dos des gens; le *teacher* protestant vint m'insulter et me dit qu'il avait reçu ordre de prendre de force tous les enfants, de les battre et au besoin de tuer ceux qui viendraient s'instruire chez les catholiques. Lui et ses compagnons parcouraient le pays en répétant sur tous les tons que le gouvernement lui-même punirait des peines les plus sévères quiconque permettrait à ses enfants de suivre la religion catholique: le père serait enchaîné, la mère condamnée aux travaux forcés, tous les parents battus de lanières de peau... Les habitants gémissaient sous la terreur... Je consolais de mon mieux le catéchiste, car si le diable se démenait tant, c'est que le rusé prévoyait tout le bien qui se ferait là si on restait.

* * *

Trois mois après, j'y suis revenu; en arrivant, je croyais rêver et me frottai les yeux pour m'assurer que j'étais. Comme je n'ai pas le pouvoir de faire des miracles, un catéchumènes eux-mêmes, une bonne centaine d'hommes, de femmes et d'enfants, me saluaient de la salutation des chrétiens: *Tumsifu Jesu Kristu* (Loué soit Jésus-Christ). J'arrivais cependant à l'improviste et, dans la soirée, beaucoup de retardataires venaient encore demander la médaille des catéchumènes.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin, surtout les croix et médailles. Lorsque j'eus distribué toutes mes médailles, un enfant vint me supplier de lui en donner une. Comme je n'ai pas le pouvoir de faire des miracles, un caté-

chumène adulte me tira d'embarras, il céda sa médaille à l'enfant.

* * *

Il y a une autre école à Kingoli, chez le même chef. Le *teacher* est un *reader* par conséquent confirmé dans la manière d'évangéliser; en cet endroit la terreur était plus grande encore, et même, actuellement les gens soupirent après la liberté pour pouvoir venir chez nous. Une soixantaine viennent déjà aux instructions régulièrement; d'autres pour échapper aux tracasseries et trop éloignés de leur école, préfèrent traverser la rivière pour venir s'instruire dans une de nos succursales de l'autre côté de la Ruhuhu. Rien qu'à les voir franchir ce fleuve, je sentis le frisson dans tout le corps: leur barque minuscule tournoyait dans le courant, et à quelques mètres de là d'énormes crocodiles suivaient tous les mouvements de la pirogue en épiant le moment où elle allait chavirer. Trois fois par semaine, ils traversent de la sorte la rivière à l'aller et au retour: que le bon Dieu les protège de tout accident!

* * *

Très Révérend Père Supérieur, vous voudrez bien, avec moi, remercier la Providence de sa protection visible et de ses bénédictions.

Quand pourra-t-on recevoir du matériel scolaire? Un unique catéchisme pour plus de cent élèves, c'est bien pauvre, et à côté sont les écoles protestantes montées à l'européenne. Ces protestants seraient-ils donc plus généreux pour leurs missions que les catholiques? Je n'ose le dire.

Ann

Arcl

Aud

Afri

Afri

Afri

Afri

Afri

Afri

**TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES**

POUR LES

Années 1919, 1920 et 1921

A

	PAGES
Anniversaire (98e) de la fondation de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi à la basilique de Fourvière	491
Archevêque (L') de Léopol, Galicie — S. G. Mgr Szeptycki, archevêque des Ruthènes de Galicie; visite Montréal, en route pour l'Argentine et le Brésil — Un pays dévasté par la guerre.	782
Audience (Une) pontificale — Lettre de Mgr Guillemé, vicaire apostolique du Nyassa, à Mgr Livinhac, supérieur général	763
<i>Afrique</i> —Au coeur du continent noir—Lettre de Soeur Marie Quodvultdeus, des Soeurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Soeurs blanches)	55
<i>Afrique</i> —Baptême d'un grand chef dahoméen — Lettre du R. P. Antonin Gautier, de la Société des Missions africaines de Lyon, missionnaire au Dahomey	354
<i>Afrique</i> —Dahomey	310
<i>Afrique</i> —Fondation de familles chrétiennes chez les Malgaches—Lettre d'une religieuse Malgache	743
<i>Afrique</i> —La chasse au porc-épic dans la région des grands lacs — Lettre du R. P. Pineau, des Pères Blancs, missionnaire au Tanganika	92
<i>Afrique</i> —La tournée de la mort—Lettre du R. P. Joseph Déry, des Pères Blancs, missionnaire à Bukumi (Ouganda)	609

<i>Afrique</i> —Le cardinal Dubois au Caire—Lettre du R. P. J. Tigeot, des Missions africaines de Lyon, missionnaire au delta du Nil	469
<i>Afrique</i> —L'enclume du forgeron—Par le R. P. Bénétau, de la Congrégation du Saint-Esprit (haut-Congo français)	415
<i>Afrique</i> —Les martyrs nègres de l'Ouganda	501
<i>Afrique</i> —L'Oasis de Ouargla, Sahara. — Lettre de Mgr Gustave Nouet, des Pères Blancs, préfet apostolique de Ghardaia*	409
<i>Afrique</i> — Madagascar — Les oeuvres des Filles de la Charité à Vohipeno — Lettre d'une Soeur de Saint-Vincent-de-Paul, missionnaire à Vohipeno	830
<i>Afrique</i> —Ma première tournée pastorale à Madagascar — Lettre de Mgr Dantin, vicaire apostolique de Bétafo	697
<i>Afrique</i> —Mort de Mgr Jalabert, vicaire apostolique, et de dix-sept missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit	402
<i>Afrique</i> — Mission de Dar-Es-Salaam — Histoire vécue — Lettre du R. P. Claerhout, missionnaire à Lituhi	852
<i>Afrique</i> —Mzee le sorcier—Lettre du R. P. Blais, de la congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Nairobi	712
<i>Afrique</i> — Nos églises à Madagascar — Lettre de Mgr de Saune, jésuite, vicaire apostolique de Tananarive	839
<i>Afrique</i> — Nouvelle église du Sacré-Coeur à Madagascar — Lettre du R. P. Henri Ravaille, s. j., missionnaire à Namehana, vicariat apostolique de Tananarive	816
<i>Afrique</i> — Préfecture apostolique de Matadi — La journée d'un missionnaire au Congo belge — Lettre du R. P. Delwart, rédemptoriste, missionnaire à Matadi	825
<i>Afrique</i> —Sur la colline du martyr, Ouganda—Lettre du R. P. Joire, des Pères Blancs, missionnaire à Entebbé	734
<i>Afrique</i> —Une grande perte pour les missions d'Abyssinie— Lettre de M. Gruzon, lazariste, supérieur de la mission d'Abyssinie	229

Afrique
de
des

Afrique
Goa

Amérique
et
tior
apo

Amérique
La
Kie
(fin)

Asie—A
tior

Asie—A
trio
pro

Asie—A
cées
nai
gén

Asie—I
Déc

Asie—C
péd
cat

Asie—C
chi

Asie —
Ros
nec

Asie—E
vêq

Asie—E
mis

PAGES

PAGES

469	<i>Afrique</i> —Vicariat apostolique de Bangouélo — Les missions de Kaiambi et de Chilouboula mises au pillage—Lettres des RR. PP. Boisselier et Delaunay	258
415	<i>Afrique équatoriale</i> —Une attaque nocturne—Par le R. P. Goarnisson, missionnaire à Ushiroambo (Ounyanymbé)	547
501	<i>Amérique</i> —En Amazonie—Sur la Môa, aux limites du Brésil et du Pérou—Par le R. P. C. Tastevin, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire de la préfecture apostolique de Teffé	202, 314
409	<i>Amérique</i> —Une visite à la Cordillère des Andes (Pérou)—La terre—La flore—Les hommes—Par le R. P. Philippe Kieffer, de la Congrégation du Saint-Esprit (<i>suite et fin</i>)	65, 159
830	<i>Asie</i> —Antoura (Liban)—Lettre des Religieuses de la Visitation d'Antoura	238
697	<i>Asie</i> —Au pays de Confucius—Les écoles du Chanvi septentrional—Lettre du R. P. Ephrem Piébourg, franciscain, professeur à l'Ecole normale catholique de Tai-yuen-fou	41
402	<i>Asie</i> —Au pays des rajahs et des parias—Les petites fiancées du Christ—Lettre du R. P. Rossillon, des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, vicaire général de Vizagapatam	124
852	<i>Asie</i> —Derniers jours de la mission d'Arménie—Septembre-Décembre 1914—Par le R. P. Gabriel Lebon, jésuite	429
712	<i>Asie</i> —Catéchistes-missionnaires de Marie-Immaculée en expédition—Lettre de Soeur Marthe du Coeur-de-Jésus, catéchiste-missionnaire de Marie-Immaculée à Nagpore	643
839	<i>Asie</i> —Chez les Dioïs—Pour le séminaire et l'école des catéchistes—Par M. Joseph Esquirol, missionnaire en Chine	740
816	<i>Asie</i> —Des saints ou des fous !... — Lettre de Mgr Pierre Rossillon, de la Société de Saint-François de Sales d'Annecy, évêque de Vizagapatam, Indes anglaises	789
825	<i>Asie</i> —En Galilée—Lettre de Mgr Grigorios Haggear, archevêque de Galilée	757
734	<i>Asie</i> —Fleurs et épines du Kiang-Si—Par le R. P. Watthe, missionnaire lazariste	665
229		

Asie — Fleurs et épines du Kiang-Si — Par le R. P. Watthe, missionnaire lazariste 722

Asie—Fleurs et épines du Kiang-Si—Par le R. P. Watthé, missionnaire lazariste 454

Asie—Il y a grande pitié dans l'empire des Indes—Lettres de Soeur Augustin, catéchiste-missionnaire de Marie-Immaculée à Nagporo 198

Asie—Jérusalem (Palestine)—Par le R. P. Toussaint Co-caud, des Pères Blancs, missionnaire en Palestine . . 195

Asie—La coopération des missionnaires dans l'oeuvre du ravitaillement français à Beyrouth et dans le Liban—Par le R. P. Jérôme, supérieur des missionnaires capucins en Syrie 523

Asie—La dévotion à la très Sainte-Vierge au Tonkin—Par Mgr Arellano, dominicain, vicaire apostolique du Tonkin oriental 627

Asie—La famine aux Indes—Lettre de M. Godec, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Alladhy, diocèse de Pondichéry 269

Asie—L'apostolat chez les Thôs—Lettre de Mgr Cothonay, préfet apostolique de Lang-Son et Cao-Bang (Tonkin) 844

Asie—La situation en Orient—Par Mgr Lagier, sous-directeur de l'oeuvre des écoles d'Orient 656

Asie—La situation religieuse au Japon 638

Asie—Le catholicisme en Cochinchine orientale—Lettre de Mgr Jeanningros, pour le compte rendu des travaux de 1919 649

Asie — L'Eglise et la France au Japon — Lettre de M. Marc Bonnacase Saint-Jean, des Missions étrangères de Paris, missionnaire du diocèse de Nagasaki 833

Asie—Le journal d'une infirmière—Au pays des rajahs et des parias—Communication du R. P. Rossillon, de la Société de Saint-François d'Ancecy, vicaire général de Vizagapatam 16, 99

Asie—Le passage d'un typhon à Haïme.—Lettre de M. Louis Pech, missionnaire à Haimen (Chine) 704

Asie-
l
e
Asie-
A
M
Asie-
-
n
Asie-
k
S
Asie-
l
P
Asie-
q
g
Asie-
si
Asie-
R
In
Asie-
R
si
Ca
Asie-
Cl
Asie-
A
Asie-
ga
tic
en
Asie -
Fr
étr

PAGES
the, . . . 722
thé, . . . 454
res
rie- . . . 195
Co- . . . 195
du
n—
pu- . . . 523
'ar
on- . . . 627
is-
io- . . . 269
y,
n) . . . 844
ec- . . . 656
. . . 638
de
de . . . 649
re
is, . . . 833
et
la
le
6, . . . 99
is . . . 704

PAGES

Asie—Le patriarcat latin de Jérusalem—Rapport de M. H. Perrin, directeur de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi en Palestine 495

Asie—L'ère du martyr n'est pas close—Relation par le R. P. Ange, supérieur de la mission française des capucins en Mésopotamie et en Arménie 261

Asie—Le séminaire Syrien du Mont des Oliviers à Jérusalem—Compte rendu par Dom Anselme Chibas-Lasalle, bénédictin 604

Asie—Les Soeurs Mariamettes—Lettre du R. P. Nourrit, de la Compagnie de Jésus, procureur de la mission de Syrie 233

Asie—L'expulsion des religieux français de Jérusalem, le 14 décembre 1914—Lettre du R. P. Van Der Vliet, des Pères Blancs 391

Asie—L'oeuvre des missions catholiques—Mgr Rey, archevêque de Tokio (Japon), en expose les débuts et les progrès 752

Asie—Maison harthé—Lettre du R. P. Louis Janssens, missionnaire à Cmh-Feng-Hsien (Mongolie orientale) 630

Asie—Mes vieux chérubins—Esquisses mongoles—Lettre du R. P. Armand Cools, de la Congrégation Belge du Coeur Immaculé de Marie, missionnaire en Mongolie orientale 116

Asie—Moeurs tonkinoises chez les Thôs et les Man-Côc—Relation du R. P. Justin Mazelaygue, dominicain, missionnaire de la préfecture apostolique de Lang-Son et Cao-Bang 345

Asie—Moisson de petites âmes—Lettre de Soeur Sainte-Claire, de la Congrégation de Saint Joseph d'Annecy 552

Asie—Retour d'un missionnaire au Japon—Lettre de M. Alexandre Hutt, des Missions Etrangères de Paris 450

Asie—Scène de la vie mongole—Véridiques histoires de brigands—Relation du R. P. Albert Botty, de la congrégation belge du Coeur Immaculé de Marie, missionnaire en Mongolie orientale 240

Asie—Su-Tchen Occidental—Prestige de l'Eglise et de la France—Lettre de M. Auguste Flachère, des Missions étrangères de Paris, aumônier de l'hôpital de Tchentou 805

	PAGES
<i>Asie</i> —Une cérémonie à bord—Par S. G. Mgr Demange, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique de Taïnou (Corée)	426
<i>Asie</i> —Une grande ville chinoise qui s'ouvre à la foi—Relation du R. P. Paul Jung, jésuite, missionnaire à Taiming-fou (Tche-Ly sud-est)	273, 363
<i>Asie</i> —Une jongue chinoise au Vatican—Lettre de Mgr Reynaud, lazariste, vicaire apostolique du Tché-Kiang oriental	477
<i>Asie</i> —Une oeuvre nouvelle en Mongolie orientale—Lettre du R. P. Joseph Mullie, de la Congrégation belge du Coeur Immaculé de Marie	406
<i>Asie</i> —Une pagode surmontée de la croix—Lettre de Mgr Cothonay, dominicain, préfet apostolique au Tonkin	689
<i>Asie</i> —Vicariat apostolique de Canton—La piraterie au Loui-Tchéou—Lettre de M. Poulhazan, missionnaire en Chine	748

C

Cécile Tsan (La prise d'habit de)—Par l'abbé E.-J. Auclair	662
C'est un oiseau qui vient de France! — (Extrait du <i>Petit Messager</i> de Ning-Po, Chine)	694
Conversation (Une) avec l'évêque de Dacca—Par l'abbé E.-J. Auclair, directeur de la <i>Semaine religieuse</i> de Montréal	620
<i>Comptes-rendus</i> —Archidiocèse de Québec	3, 291, 579
— Diocèse de Montréal	8, 296, 584
— — des Trois-Rivières	11, 299, 587
— — de Saint-Hyacinthe	12, 300, 588
— — de Valleyfield	14, 302, 590
— — de Joliette	15, 303, 591
Compte rendu de la Société des Missions Africaines de Lyon (1917-1918)—Impressions générales et quelques chiffres	304

D

Deux grands centenaires: La Congrégation de la Propagande — L'Oeuvre de la Propagation de la Foi	675
<i>Duc in Altum!</i> — Encyclique de S. S. le pape Benoît XV, aux ouvriers apostoliques	387

Evang

Fêtes

Guébri
l'a
de

Hita—
gie

Ile de
Bu
Tri

Indo-Cl
Th
Bié

Lettre
l'In

Madaga
Let
à A

Noël en

PAGES
des
de
426
ela-
Tai-
273, 363
Key-
ang
477
du
neur
406
Mgr
n . 689
oui-
ine 748
lair 662
etit
694
L.-J.
éal 620
91, 579
96, 584
99, 587
00, 588
02, 590
03, 591
ron
res 304
an-
675
IV,
387

E

Evangelisation (L') de la Chine PAGES
711

F

Fêtes (Les) de Rome—Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous ! 487
— Sainte Marguerite-Marie, priez pour
nous ! 487

G

Guébriant (Mgr de) à la basilique de Montréal — Par M.
l'abbé E.-J. Auclair, directeur de la *Semaine religieuse*
de Montréal 592

H

Hita—Par Soeur Anne-de-Jésus, de la Congrégation des reli-
gieuses de la Province de Grenoble 530

I

Ile de Ceylan—Idolâtrie et Superstitions—Lettre du R. P.
Bury, jésuite, missionnaire à Kalmunai (diocèse de
Trincomalie) 568

Indo-Chine—Un Carmel au Cambodge—Lettre de Soeur
Thérèse de Saint-Augustin, religieuse carmélite à Kom
Biên 542

L

Lettre des évêques des Missions étrangères, aux Soeurs de
l'Immaculée-Conception à Outremont, Montréal 771

M

Madagascar central—Nouvelles conquêtes à Madagasca.—
Lettre du R. P. Vincent Trachez, jésuite, missionnaire
à Ambositra 534

N

Noël en Norvège 729

O

PAGES

<i>Océanie</i> —Caractères Salomonais—Lettre du R. P. Joseph Bertin, mariste, missionnaire à Guadalcanar (Salomon méridional)	376
<i>Océanie</i> — Dramatique naufrage aux îles Fidji — Lettre du R. P. Soubeyran, missionnaire mariste aux Îles Fidji, au R. P. Gonnet, procureur du vicariat	819
<i>Océanie</i> —Un baptême à Tié-Oué (Nouvelle-Calédonie)—Lettre du R. P. M. de Thuret, mariste, missionnaire à Bourail	514
<i>Océanie</i> —Une nouvelle préfecture apostolique aux Indes Néerlandaises—Lettre de Mgr G. Vesters, préfet apostolique de Célèbes	599

P

Progrès (Les) du catholicisme aux États-Unis, d'après le dernier recensement	687
--	-----

S

Séminaire (Un) canadien-français des Missions étrangères, à Montréal	773
--	-----

T

Thérèse de l'Enfant-Jésus (Soeur) et les " petits prêtres " — Extrait de la <i>Semaine religieuse d'Aix</i>	719
<i>Tonkin maritime</i> —Compte rendu de l'exercice 1918-1919—Par Mgr Marcou, des Missions étrangères de Paris	506

V

<i>Vicariat apostolique de Zanzibar</i> —Fleurs d'Afrique—Lettre du R. P. Blais, de la Congrégation du Saint-Esprit	563
<i>Vie (La) du missionnaire aux Tuamotu</i> —Lettre du R. P. Paul Mazé, de la Congrégation des Sacrés-Coeurs de Picpus	558